

Sœurs Défuntes

2010



Religieuses de l'Assomption
17 rue de l'Assomption
75016 Paris – France
+33(0)1 46 47 84 56
www.assumpta.fr

Sœur María del Rocío du Saint Sacrement (Celedonia Casas Mayo)

Née	le 27/01/1922	à Benavente (Zamora)
Entrée	le 02/06/1944	à Santa Isabel (Madrid)
Prise d'habit	le 16/01/1945	à Mira-Cruz (Saint Sébastien)
Premiers vœux	le 01/01/1946	à Mira-Cruz
Vœux perpétuels	le 25/08/1949	à Sidmouth (Angleterre)
Décédée	le 20/02/2010	à Collado Mediano
Parole :	Il leur était soumis.	

Rocío est partie sans que nous nous en soyons à peine rendu compte. Nous la regrettons beaucoup. Nous avons encore l'impression qu'à n'importe quel moment elle va nous apparaître avec son tricot, pour continuer à travailler sans perdre une minute, pensant toujours à ce qu'elle pourrait faire pour les autres. Mais nous comprenons la grâce que Dieu lui a accordée, celle qu'elle lui demandait toujours. Elle répétait bien souvent : *Je ne veux pas donner de souci autour de moi ; si je dois rester en mauvais état, que Dieu veuille me prendre.* Elle avait conscience que son cœur très affaibli ne lui permettrait pas de mener une vie telle qu'elle l'aimait. Elle prenait grand soin de la propreté et de la décoration de la Chapelle. Elle voulait plaire à son Seigneur et faisait tout pour que les sœurs soient heureuses, qu'elles se sentent bien dans une belle chapelle. Elle ne cessait de penser aux plus petits détails ; elle continuait à tricoter, à coudre et à réaliser toutes sortes de travaux manuels. Elle savait tout faire.

Rocío naquit à Benavente (Zamora), l'aînée de quatre enfants. Leur père mourut lorsqu'ils étaient tout petits ; leur mère dut alors assumer la charge de leur éducation. Elle fut aidée par deux prêtres, frères de son mari, qui à certains moments prirent avec eux les deux aînés jusqu'à ce qu'elle puisse s'occuper de tous. Rocío gardait un bon souvenir de cette époque ainsi qu'une grande affection pour ses oncles, dont elle avait beaucoup reçu et qui ont eu une place très importante dans l'éveil de sa foi et de sa sensibilité religieuse. Par la suite sa mère prit grand soin qu'elle ne les perdît pas. Dans son admirable générosité, elle ne chercha pas à faire opposition au don à Dieu de sa fille aînée, bien qu'elle eût grand besoin d'elle.

Rocío ne connaissait pas l'Assomption, mais dès qu'elle eut l'intuition que Dieu lui demandait de lui donner sa vie, elle ne perdit pas une minute. Un prêtre de son village lui fit connaître la Congrégation qui venait de s'installer à León. C'est pourquoi elle disait toujours qu'elle était une des premières vocations de León.

Très vite, on l'envoya en Angleterre ; pleine de générosité et de courage, elle y vécut les premières années de sa vie religieuse. Elle gardait un bon souvenir de tout ce qu'elle y avait vécu et parlait des sœurs avec beaucoup d'affection.

Son rêve d'aller en mission se réalisa aussi. La Tanzanie fut le lieu où elle vécut dans la joie sa vocation missionnaire. Elle ne se lassait pas de raconter les années vécues là-bas : les sœurs avaient peu de choses, mais que de bonheur et d'enthousiasme ! Elle s'est réjouie plus que personne que l'école offerte en cadeau au Pape soit en Tanzanie ; impossible que Dieu lui fasse un plus grand cadeau...

Lorsqu'elle revint en Espagne, il lui fut difficile de s'adapter à un pays si différent de celui dont elle venait ; mais nous avons bien vite découvert ses dons et ses qualités. Elle rendait sans cesse de petits services d'une valeur inappréciable en communauté. Elle faisait tout très bien, avait mille gestes fraternels, attentive à ce qui facilite la vie de communauté.

Rocío avait une grande sensibilité, tant pour les choses de Dieu que pour les choses humaines et elle aimait beaucoup la vie communautaire. Cependant elle eut fort à lutter contre son tempérament, elle l'avouait elle-même : *Tout ce qui me parle de Dieu, tout ce que je découvre dans sa Parole, tout ce que je vis dans l'Eucharistie, c'est cela qui me comble et me fait vibrer, mais ensuite n'importe quoi m'énerve et je gâche tout.* C'était vrai en partie seulement, car *elle ne gâchait pas tout*, mais toujours en recherche de perfection, elle devait beaucoup travailler sur elle-même.

Elle vécut 87 ans en plénitude. À l'âge de 88 ans, elle commença à sentir la fatigue. En peu de temps, nous l'avons vue décliner, elle le constatait elle-même mais continuait à agir, avec seulement plus de lenteur. Elle apportait toujours son aide à la sacristie. Puis en une semaine elle s'en est allée, consciente que Dieu l'appelait pour être

toujours auprès de Lui. Elle ne pouvait plus s'exprimer avec des mots, mais ses gestes nous faisaient comprendre qu'elle se rendait compte de son état. Elle est partie dans une grande paix qu'elle nous a laissée en héritage.

Rocío aimait beaucoup Collado Mediano et les gens du village l'aimaient beaucoup. Elle y était venue à plusieurs étapes de sa vie, au moment de la fondation, quand nous avions une garderie au village et beaucoup d'apostolat. Ce fut *l'âge d'or*, celui dont elle se souvenait avec le plus d'affection et où elle fut très heureuse. Quelle nostalgie en gardait-elle encore à la fin de sa vie ! Plus tard, elle revint collaborer à la Maison d'Accueil. Puis on ferma Collado. Elle partit alors à Salamanque avec le Noviciat ; elle rappelait avec joie ce temps passé avec les jeunes qu'elle aimait beaucoup et pour lesquelles elle priait constamment. Elle passa aussi une année à Ponferrada, où elle avait déjà été et dont elle se souvenait avec bonheur.

Durant trois ans, Collado Mediano fut fermé. Rocío y revint à sa réouverture et fut l'une des premières sœurs de la communauté. Elle nous aida beaucoup à réorganiser la maison ; mais il lui était difficile d'accepter la situation nouvelle, Collado étant actuellement une maison de sœurs malades et âgées. Or elle ne voulait pas être âgée, elle ne se sentait pas âgée, ayant seulement un peu moins de force ; aussi elle doutait que ce fût là sa place. Puis elle réfléchissait et finissait par reconnaître que c'était bien là qu'elle devait maintenant continuer à donner sa vie à Dieu.

Le jour des obsèques, Carmen Escribano nous a livré une belle évocation de sa vie :

Rocío a été parmi nous le témoin d'une vie active et totalement donnée. Appelée à quitter sa patrie très jeune, elle arriva en Angleterre et après des années de service inconditionnel, sa générosité l'amena à accepter un envoi en mission. En Afrique, en Tanzanie, elle fut une des fondatrices de la première maison de l'Assomption, le collège de Mandaka. Rocío parlait toujours de cette étape de sa vie avec passion ; elle gardait un souvenir exact de chaque minute des premiers jours de son arrivée dans ce pays. Elle y fit vraiment l'expérience que Dieu seul suffit, dans un pays pauvre et parmi les plus pauvres.

Nous voulons remercier le Seigneur des 40 ans qu'elle a passés dans notre Province. Rocío s'est conduite parmi nous en femme laborieuse et active. Elle a vécu la vie de Jésus charpentier à Nazareth, les mains toujours occupées. Elle a aimé son Seigneur, vibrant sans cesse aux choses de Dieu.

Nous rendons grâce aussi parce que Rocío a toujours témoigné parmi nous la joie d'être une sœur parmi ses sœurs ; elle s'est intéressée à tout ce qui se vivait en communauté, elle l'a partagé avec les autres, spécialement les plus jeunes qu'elle a aimées tendrement à Salamanque. C'est pour elles qu'elle a offert une grande partie de ses efforts et de ses victoires sur elle-même. Elle savait partager leurs joies et leurs peines, leur donner une friandise de sa fabrication quand elle voyait qu'elles en avaient besoin ; elle était capable aussi de leur dire la parole qu'il fallait au moment opportun.

Dans ton amour pour nous, Seigneur, tu as soutenu Rocío dans une vie « presque normale » jusqu'à il y a très peu de temps, avant de l'emporter auprès de Toi. Nous te rendons grâce pour sa vie, parce que Tu nous l'as donnée pour sœur dans la congrégation, et sa famille avec elle. Nous nous recommandons à sa prière avec la certitude qu'elle est déjà auprès de Toi pour toujours.

Nous qui nous souvenons très fréquemment de Rocío – tant de choses nous parlent d'elle dans la maison – nous rendons grâce à Dieu d'avoir pu vivre avec elle cette dernière étape de sa vie. Nous avons été heureuses de jouir de sa présence, de sa participation à la vie communautaire, de sa collaboration jusqu'au bout. Nous sommes sûres que, depuis le ciel, elle intercédiera pour cette maison, pour la Province, pour la Congrégation qu'elle aimait tant, et surtout pour les vocations comme l'a toujours fait.

Merci pour vos prières et pour votre affection si proche de nous.

La communauté de Collado Mediano

Sœur Mary Aquinas du Verbe de Dieu (Elisabeth Sweeney)

Née	le 08/09/1929	à Clapham, Londres
Entrée	le 15/09/1953	à Ramsgate, Kent
Prise d'habit	le 20/04/1954	à Ramsgate, Kent
Premiers vœux	le 04/05/1955	à Richmond, Yorkshire
Vœux perpétuels	le 04/05/1960	à Kensington, Londres
Décédée	le 01/03/2010	à Kensington, Londres
Parole :	Demeurez en Moi et Moi en vous.	

Sœur Mary Aquinas – Elisabeth Sweeney – a été accueillie par le Seigneur en son éternelle présence le 1^{er} Mars 2010, après quelques mois de maladie, acceptée avec grande foi et courage.

Née à Clapham (Londres), elle a eu la chance de recevoir dès son jeune âge une éducation très complète qui lui a permis de répondre à son intérêt pour la Physique, la Chimie et les autres sciences, comme de développer ses aptitudes pour l'Art et le secrétariat.

En 1952, elle obtint le Certificat d'Enseignement de l'Université de Londres à l'École Normale Marie-Eugénie de Kensington, où elle avait été étudiante Senior, en terminale.

Elle entra à l'Assomption comme postulante à Ramsgate (Kent) en septembre 1953, prononça ses premiers vœux à Richmond, en mai 1955, et fit ses vœux perpétuels à Kensington en 1960. Elle choisit comme mystère : *le Verbe de Dieu* et comme parole de son anneau : *Demeurez en Moi, et Moi en Vous*.

Sœur Aquinas réussit son Brevet scientifique en 1961 au Collège Bedford. En conséquence, jusqu'en 1970 comme enseignante de Biologie au Collège Maria Assumpta, elle eut la possibilité de suivre une formation continue en pédagogie.

L'année suivante, 1970-1971, à Hengrave, elle enseigna les Sciences à l'école. Puis elle passa trois années dans notre communauté de St Andrew (Écosse), comme assistante à l'Aumônerie de l'Université catholique Saint André.

De 1973 à la fermeture en 1978, sœur Aquinas a été membre du personnel du Collège Maria Assumpta, comme chef du service des

inscriptions, et secrétaire du Directeur, avec un temps partiel d'enseignement et de surveillances. Après la fermeture du Collège, elle envoya fidèlement une circulaire annuelle aux anciens élèves et professeurs.

En 1979, sœur Aquinas a beaucoup apprécié de pouvoir suivre les cours en vue du diplôme d'études pastorales à Heythrop College, avant d'assumer la responsabilité de secrétaire provinciale et coordinatrice du Centre de Pastorale et d'Éducation Maria Assumpta en 1979-1982.

Elle fut Provinciale d'Angleterre-Écosse, de 1982 à 1988. Durant ce temps elle mit en place de petites unités pour répondre au nombre, croissant dans la Province, de sœurs âgées et fragiles, nécessitant des soins.

Puisque la mission spéciale de l'Assomption est l'éducation, il fallait avoir recours à du personnel salarié et sœur Aquinas a été responsable de la planification et de la mise en place des locaux et de la supervision de l'engagement du personnel, entre 1982 et 1988.

En 1988-1989, sœur Aquinas put jouir d'une *année sabbatique* de sept mois au Centre Tantur d'Études Œcuméniques et à l'Institut Ratisbonne à Jérusalem. Ce fut une magnifique expérience de renouveau et de repos, après tant d'années passées en situation de responsabilité dans la Congrégation.

Les années 1989-2000 se passèrent à la Communauté de Réconciliation de Hengrave, Bury St Edmund, puis un retour à Londres comme membre de la communauté Sainte Catherine et, pour un temps, à la communauté de Kensington. Pendant toutes ces années, sœur Aquinas a fait preuve de son dévouement et de son engagement à la suite du Seigneur dans toutes ses entreprises, apportant une contribution de valeur aux aspects spirituel, liturgique et éducatif de notre vie en communauté. Elle était responsable de la préparation du livre de chants en usage dans la Province pour faciliter et renouveler le répertoire pour la célébration de l'Office au chœur. Avec sa force de caractère et sa détermination, elle se donna à plein cœur et totalement pour faire face à ses responsabilités en toutes circonstances.

La Messe de Requiem, dans la chapelle du couvent, réunit de nombreux membres de sa famille avec beaucoup d'amis, tant parmi les

anciens élèves et anciens professeurs du Collège Maria Assumpta, que du Centre de Réconciliation de Hengrave : preuve évidente de l'affection et de l'admiration de tant de personnes pour sœur Aquinas, et expression de leur gratitude pour sa gentillesse et pour son aide pendant de si nombreuses années.

La conclusion du discours du Révérend Fr. Richard Price, à la Messe, résume bien les dispositions qui furent les siennes : *Après des décades d'activité incessante, c'est maintenant sa joie de céder, de transmettre, de se confier sans réserve au mystère ultime de la découverte de la face de Dieu. Elle avait choisi elle-même pour ses funérailles l'évangile de Jean 14,1-6, avec la promesse de notre Seigneur : « Je reviendrai vous prendre avec moi, et là où je suis, vous serez aussi. » Elle avait pleinement confiance que la joie l'attendait dans la vie à venir, mais surtout elle se réjouissait de la possibilité d'offrir sa vie en sacrifice pur et parfait, pour exprimer qu'elle aimait la vie, mais qu'elle aimait Dieu plus encore.*

En disant adieu à sœur Aquinas, nous la confions avec affection à Dieu, le remerciant du don reçu de la vie, et de sa contribution particulière à la venue du Règne.

Qu'elle repose en paix !

La communauté de Sainte Catherine, Kensington.

**Sœur Francisca del Niño Jesús
(Francisca Antuñez Zafra)**

Née	le 03/12/1924	à Villanueva de la Concepción (Malaga)
Entrée	le 02/02/1944	à Mira-Cruz (Saint Sébastien)
Prise d'habit	le 10/11/1944	à Mira-Cruz
Premiers Vœux	le 19/02/1946	à Mira-Cruz
Vœux perpétuels	le 22/02/1949	à Santa Ana (El Salvador)
Décédée	le 05/03/2010	à Santa Ana
Parole :	Pour moi, vivre c'est le Christ	

Madre Francisca Antuñez Zafra, appelée affectueusement *Madre Paquita*, tu es arrivée très jeune en Amérique, tu t'appelais alors Ana-Maria, tu portais le bel habit du temps de la Fondation, tu faisais partie des premières religieuses qui travaillèrent au Collège du Guatemala, laissant une profonde empreinte chez les élèves.

Dans ton service auprès des Communautés de la Province, nous nous souvenons des relations étroites que tu savais créer avec le personnel que tu aimais et accompagnais.

Dans la colonie du Milagro, zone marginale de Guatemala, les gens admiraient ton dévouement, ton amour pour les enfants, ton souci d'améliorer le quartier et les conditions de vie des habitants ; ils se souviennent bien de ta tristesse quand l'œuvre où tu travaillais déménagea à Villa Canales.

Dans le village des Cerritos de l'Assomption, tu as laissé la trace de ton enthousiasme et de ton désir de pourvoir les habitants des services indispensables.

Au Matazano, tu as fait preuve d'obstination et de compétence, pour mettre sur pied un autre centre d'études. Tu t'es toujours préoccupée du côté humain des travailleurs. Tu distribuais à pleines mains tout ce dont tu pouvais disposer.

Nous nous souviendrons toujours de toi comme d'une femme de caractère, douée d'une forte personnalité, avec une formation solide et profonde. Ton tempérament espagnol et ta vaste connaissance de la vie te

permettaient de toujours donner les conseils adaptés. Tu étais sincère, directe, tu te rendais tout de suite compte que quelque chose sonnait faux et tu le disais clairement. Tu étais discrète et affectueuse, impartiale et apaisante ; tu respectais les opinions des uns et des autres et ne compliquais pas les choses. Tu savais te réjouir de ce qui était positif et faire la fête. Tu aimais aller te promener, tu appréciais le bon vin, les glaces, les bonbons et les chocolats...

Tu as travaillé sans jamais te lasser, tu as organisé toutes sortes d'activités sociales, cherchant Dieu à travers le service rendu aux autres. Merci d'être restée avec nous en Amérique ! Tu étais capable d'aimer toutes les personnes, si différentes soient-elles. De plus tu étais bonne en mathématiques, ravie de faire les comptes, comme de lire, pas seulement des livres pieux mais également des romans et livres qui venaient de paraître, surtout ceux que ta famille t'envoyait ; tu les dévorais de la première à la dernière page, une fois que tu les avais entre les mains . Tu aimais la musique classique et les *zarzuelas*.

Tu chérissais ta famille, ton pays, tu avais envie d'être là-bas, d'aller à Malaga, mais ton amour pour l'Amérique te faisait toujours revenir ici. Paquita à l'âme missionnaire...

Tu restais longtemps à la chapelle, dans un coin, sans faire de bruit, plongée en oraison ; tu priais avec les lectures de chaque jour et avec la réalité. Tu aimais chanter, prendre des photos de fleurs, de personnes, de participants aux *campagnes pour la santé*, de villages que tu avais aidé à remettre sur pied au Guatemala, après le tremblement de terre.

Un jour est arrivé à la Communauté un des *fruits* de ta mission. Le Père Delfino vint célébrer la messe pour toi, plein de reconnaissance : des années auparavant, tu avais cru en un jeune homme, et tu l'avais aidé lorsqu'il était au Séminaire de Chimaltenango.

Amie fidèle, sincère et généreuse, tu n'oubliais jamais de demander des nouvelles de chacun des membres de nos familles.

Tu étais exigeante en ce qui concernait la ponctualité, ton « *bon, maintenant, c'est l'heure !* » reste à jamais gravé dans nos mémoires. À la fin de ta vie, tu prenais grand plaisir à dire qui tu aimais, qui t'aimait, qui étaient vraiment tes ami(e)s. Tu demandais qu'on ne te laisse pas seule, qu'on ne s'en aille pas, tu ne voulais pas mourir seule... Atteinte

d'une profonde altération cérébrale qui affectait de plus en plus ta parole, il ne restait plus que le langage de l'amour pour nous permettre de communiquer avec toi. Tu as été alors, dans ta communauté et chez les jeunes, une source d'attitudes pleines de tendresse, de service et de joie.

Le 5 mars 2010, à 19 heures, suite à une arythmie cardiaque, tu es partie en dix minutes pour la Maison du Père.

Merci à toi, notre mère, notre amie, notre sœur, pour la foi et le témoignage donné tout au long de ta vie.

La Communauté de la Sainte Famille
de Santa Ana du Salvador
Province d'Amérique Centrale-Cuba

Sœur Ana María du Saint Sacrement (Ana María Tolosa Yurrita)

Née	le 09/05/1918	à Italo (Argentine)
Entrée	le 12/10/1946	à Mira-Cruz (Saint Sébastien)
Prise d'habit	le 27/10/1947	à Mira-Cruz
Premiers vœux	le 17/08/1947	à Mira-Cruz
Vœux perpétuels	le 17/08/1951	à Buenos Aires
Décédée	le 11/04/2010	à Riofrío
Parole :	Hostie de Louange.	

Ana María est née à Italo (Buenos Aires), dans une famille navarraise très chrétienne, dont les parents avaient dû, pour des raisons particulières, s'installer en Argentine. Puis la famille retourna en Espagne et s'établit de nouveau à Pampelune, ville dont elle était originaire. Ana María alla à Madrid pour y faire ses études ; elle obtint alors une licence en Sciences exactes. Par l'intermédiaire d'un prêtre, elle fit connaissance avec les Religieuses de l'Assomption et entra comme postulante à Saint Sébastien, où elle fit son noviciat et prononça ses vœux temporaires.

Sa mère lui dit alors : *Tu verras qu'on va bientôt t'envoyer en Argentine, à cause de ta naissance et de tes diplômes...* Ces deux conditions étaient requises pour pouvoir être directrice du Collège. Et c'est ce qui arriva : Ana María partit pour l'Argentine. Les témoignages de cette époque sont unanimes : ils présentent Ana María comme une personne totalement donnée, très compétente, aimée de tous. De fait, c'était une éducatrice-née.

Les difficultés ne lui manquèrent pas ; elle dut faire face à la fermeture du Collège, d'abord sur l'ordre du gouvernement, puis pour suivre la décision de la Congrégation qui le ferma définitivement. Ce fut pour elle une grande peine. Après avoir consacré ses plus belles années à l'Argentine, elle revint pour toujours en Espagne, sans jamais abandonner la nationalité argentine, qu'elle a conservée jusqu'à la mort.

De retour en Espagne, elle fut envoyée à Saint Sébastien, où elle se consacra à l'enseignement au collège et se dévoua comme directrice au collège annexe. Ses élèves et les professeurs eux-mêmes nous disent combien ses cours étaient intéressants et comme elle les rendait agréables, en dépit de leur contenu difficile et parfois ingrat pour certains

(il s'agissait de sciences et de mathématiques). Ana était admirée par tout le corps enseignant pour son dévouement, son amabilité et sa grande capacité d'écoute.

Après cette période, elle partit pour la communauté de Viña (communauté provinciale), où elle remplit la charge de conseillère et d'économe provinciale. Les échos qui nous parviennent de cette époque ne nous parlent pas seulement de son travail comme économe, mais encore des renseignements et des conseils qu'on allait chercher auprès d'elle, ainsi que de l'aide, toujours discrète, qu'elle apportait à nos familles, à nos amis, au personnel. Tous évoquent sa bonté.

Après quelques années à Málaga, Ana María arriva à Cuestablanca, où elle s'occupa de la bibliothèque du collège et de l'infirmerie de la communauté. Elle allait aussi rendre visite aux anciennes élèves de l'Assomption à la Résidence de Ulises à Madrid. En tant qu'infirmière, elle débordait d'affection, d'attentions et de gentillesse pour chaque sœur en particulier.

Elle manifestait son amour pour l'Eucharistie dans sa fidélité à l'adoration. Pendant toutes ces années, nous avons été frappées par sa délicatesse et sa constance dans les petites choses. Elle était toujours très accueillante pour les personnes qui venaient à la communauté.

Elle aimait beaucoup sa famille, elle s'intéressait à tous les événements qui la concernaient, et surtout à ceux qui touchaient ses sœurs, pour lesquelles elle avait une affection sans bornes. Son plus grand chagrin fut la grave maladie qui se déclara chez sa sœur Mercedes et la conduisit à la mort en quelques mois. Ana María put alors se déplacer jusqu'à Pampelune ; elle y resta un certain temps pour tenir compagnie à sa sœur Carmen, mais les forces de cette dernière commencèrent à décliner et ce fut un coup très dur pour notre sœur. Elle dut la faire entrer dans une résidence et put enfin regagner la communauté.

Peu de temps après son retour, Ana María entra à l'infirmerie de Cuestablanca et s'abandonna aux soins fraternels des sœurs de sa communauté. Bientôt elle eut besoin d'une attention plus suivie et de soins plus précis. C'est alors que la Supérieure provinciale lui proposa de

venir à la communauté de Riofrío, où elle nous a donné un bel exemple de patience, de sérénité et de grande disponibilité à la volonté de Dieu.

Dans la monition d'entrée de l'Eucharistie du jour de ses obsèques, Carmen Escribano, après avoir rendu grâce pour la vie d'Ana María, fit un petit résumé de sa vie :

À l'aube du Dimanche in Albis, le dimanche de la Divine Miséricorde, Ana María s'est présentée devant le Seigneur comme une hostie de louange, habillée du vêtement blanc de son baptême, les mains et le cœur remplis des noms des personnes qu'elle avait aidées et aimées au cours de sa vie. Nous tenons à rendre grâce à Dieu, tout spécialement pour le don inconditionnel d'Ana María à la Congrégation, pour son esprit de service et de disponibilité dans les tâches qui lui furent confiées et qu'elle sut accomplir avec discrétion, délicatesse, intelligence et efficacité... Nous voulons rendre grâce pour l'amour d'Ana María envers sa famille et sa terre de Navarre que, tout en étant née en Argentine, elle a toujours chérie et dont elle portait en elle les traits les plus caractéristiques...

Merci, Ana María, parce que ta vie a été une véritable offrande de louange. Aujourd'hui, nous te présentons au Seigneur, puisque tu as achevé ta course en ce monde ; nous sommes sûres que tu es déjà avec Lui pour toujours. Prends soin de nous. Obtiens-nous le don de la fidélité à l'action de Dieu dans nos vies.

Merci à toutes pour vos prières et votre affection que nous sentons si proche.

Carina et la Communauté de Riofrío

Sœur Carmen del Imaculado Corazón de Maria (Carmen Luaces Castro)

Née	le 24/02/1924	à Puebla de Canamiñal (La Coruña)
Entrée	le 30/10/1949	à Mira-Cruz (San Sébastien)
Prise d'habit	le 27/12/1950	à Mira-Cruz
Premiers vœux	le 12/01/1952	à Mira-Cruz
Vœux perpétuels	le 12/01/1956	à Mira-Cruz
Décédée	le 18/04/2010	à El Olivar (Málaga)
Parole :	In Te, Domine, speravi ; non confundar in æternum. En Toi, Seigneur, j'ai mis mon espérance : que je ne sois pas confondue pour toujours.	

Carmen nous a quittées comme elle avait vécu : en silence. Le silence fut la grande caractéristique de sa vie. Galicienne de naissance, née dans une famille nombreuse et chrétienne, Carmen a toujours conservé une profonde affection pour ses frères, sœurs, neveux et nièces, qui, du reste le lui rendaient bien. Au cours de ses dernières années, alors qu'elle était à Mira-Cruz, elle se rendait fréquemment chez deux de ses frères pour les soigner, car ils étaient très malades. Un de ses neveux vint lui rendre visite à El Olivar alors qu'elle était déjà bien diminuée. Quelle émotion de voir s'illuminer son visage, de les contempler tous les deux lorsque, sans dire un mot, ils se promenaient à l'entrée de la maison, main dans la main ! La tendresse de ses nièces, quand elles lui écrivaient ou qu'elles appelaient au téléphone pour avoir de ses nouvelles, était aussi très émouvante.

La simplicité, le silence, l'application à bien faire tout ce qu'elle entreprenait, l'ont accompagnée tout au long de sa vie, dans son travail de couturière (elle faisait très bien les habits), comme dans tous les emplois qu'elle a exercés, depuis ses débuts à Mira Cruz, puis à León, à El Bibio, jusqu'à Collado Mediano. C'était une sœur affectueuse, même si elle l'exprimait discrètement ; elle passait inaperçue si on n'était pas attentif à sa présence.

À la fin de son dernier séjour à Mira-Cruz, les sœurs commencèrent à se rendre compte que son état se dégradait ; elle présentait des troubles caractéristiques de cette pénible maladie d'Alzheimer. Devant l'impossibilité de la soigner sur place (dans un collège aux nombreuses portes par où on peut sortir sans savoir par où rentrer...), elle fit un court

séjour à Riofrio, puis elle arriva à El Olivar en octobre 1997. La maladie progressait lentement, mais d'une manière inexorable. C'est à peine si notre sœur pouvait communiquer par quelques monosyllabes. Puis elle commença à éprouver une grande difficulté pour marcher. Nous nous souvenons d'elle, assise sur sa chaise roulante, arrangeant le col de son chemisier ou de son chandail, ou lissant les plis de sa jupe. Elle pliait tout ce qui lui tombait sous la main ; nous avons dû lui couper de grands morceaux de tissus qu'elle passait son temps à plier et replier. Son subconscient de bonne couturière revenait à la surface dans les méandres de la maladie. Le regard clair de ses yeux bleus se dirigeait vers l'infini, comme fixé sur un horizon intérieur, où sûrement elle rencontrait son Dieu.

Les dernières années, elle éprouva de grandes souffrances physiques : étouffement, douleurs de toutes sortes, avec de terribles escarres aux pieds que les infirmières, à force de soins et d'attention affectueuse, purent faire disparaître.

Le 17 avril, quand les infirmières arrivèrent pour son lever, elles la trouvèrent dans un profond état de dyspnée. Le médecin diagnostiqua un œdème pulmonaire aigu, irréversible. Les calmants lui procurèrent un apaisement complet, dans une totale inconscience. Vers 6 h du matin, le 18, en silence comme elle avait vécu, elle entra dans le mystère de Dieu, elle qui avait toujours vécu dans le **silence** et dans le **mystère** tout particulièrement ces dernières années.

Très unies dans la prière pour Carmen.

La Communauté d' El Olivar, Málaga.

**Sœur Balbina Diaz de la Inmaculada Concepción
(Balbina Diaz Acosta)**

Née	le 16/12/1935	à Suchitoto (El Salvador)
Entrée	le 25/01/1953	à Santa Ana (El Salvador)
Noviciat	le 20/04/1954	à Santa Ana
Premiers vœux	le 01/11/1956	à Santa Ana
Vœux perpétuels	le 12/11/1961	à Managua (Nicaragua)
Décédée	le 09/05/2010	à Los Planes (El Salvador)
Parole :	C'est le Seigneur !	

Communautés et apostolats :

Au Guatemala : Collège de l'Assomption- Zone 10

Au Nicaragua : Collège de l'Assomption de Managua et Lechecuagos

Au Salvador : Communautés de Lourdes, de Morazán, l'Académie de Coupe et Confection, la Paroisse de Marie-Mère des Pauvres, la Communauté de la Chacra à San Salvador, la Communauté de San José Las Flores (Chalatenango) et la Communauté de Los Planes de Renderos.

Balbina avait un caractère bien marqué ; on avait parfois l'impression qu'elle nous disait : *Vous ne me ferez pas descendre de là !*, mais la grâce de Dieu fit son œuvre en elle et elle devint très patiente, avec elle-même et avec les autres.

C'était une femme d'oraison ; elle aimait beaucoup la liturgie ; elle prenait un grand plaisir à bien la préparer, elle essayait de rendre la réalité présente dans ses temps d'oraison et d'adoration.

Pleine de zèle dans son travail d'évangélisation, elle se montrait profondément responsable dans les tâches apostoliques qui lui étaient confiées. Elle savait tirer profit de la formation qu'elle avait reçue et mettait en œuvre son sens aigu de la créativité pour bien accueillir les groupes avec lesquels elle travaillait. Elle cherchait toujours comment

mieux présenter les thèmes de catéchèse, avec les enfants, les jeunes, les adultes. Elle se montrait toujours en quête des moyens les meilleurs pour aider les personnes à se réaliser elles-mêmes, à retrouver leur dignité, à se tirer d'affaire. Sa proximité leur permettait de retrouver confiance en elles-mêmes. Elle était très sensible à la souffrance des autres. Même si elle n'extériorisait pas beaucoup ses sentiments, elle savait manifester son affection. Sans complications, elle faisait preuve d'une foi profonde, d'un grand dévouement. Elle accompagnait les autres comme une vraie mère, au risque de sa vie ; elle consolait, redonnait courage, en ravivant l'espérance et la confiance en Dieu.

Balbina a laissé un beau témoignage de vie simple, très tenace dans son travail auprès des femmes ; elle admirait leur désir d'apprendre pour pouvoir enseigner aux autres et ainsi, avancer ensemble. Nous pouvons dire d'elle, comme de Jésus, qu'*elle est passée en faisant le bien*.

Sa mission a consisté à faire la catéchèse des adultes et des enfants, à accompagner des communautés dans leur formation professionnelle et intégrale, soutenue par l'Académie *Fe y Alegria (Foi et Joie)* à Morazán et à la Chacra, et à apporter son soutien aux réfugiés de la guerre au Salvador.

Pendant ses années de maladie, elle manifesta une grande force, nous ne l'avons jamais entendue se plaindre ; elle a lutté jusqu'au bout contre le cancer qui la rongait. Elle eut peu de moments de découragement, car elle avait mis sa confiance en Dieu. Elle priait beaucoup pour obtenir sa guérison par l'intercession de Sainte Marie-Eugénie et de Mgr Romero. À l'hôpital de la Sécurité Sociale, elle était un exemple de ténacité et de persévérance ; les infirmières l'appréciaient beaucoup. Elle était toujours reconnaissante envers médecins et infirmières qui prenaient soin d'elle.

Maintenant, elle se réjouit en présence de Dieu, comblée d'une joie sans fin.

Nous recueillons, à travers ses écrits, l'histoire de sa vocation :

Histoire de ma vocation.

Sans rien savoir de la vie religieuse, j'écoutais ma mère en parler. C'est ce qui m'a poussée à aller travailler dans un couvent ; là j'ai appris ce que c'était, et ce qui m'a le plus enthousiasmée, c'est l'Adoration du Saint-Sacrement.

Chaque fois que j'ai fait quelques pas dans la vie religieuse, c'est à la suite de nouveaux appels qu'Il m'adressait à me donner davantage.

Mes vœux. Quand j'ai dit : « oui » devant ma Communauté, que j'ai affirmé que je voulais suivre ce chemin, quand ensuite Il me demandait de faire le pas suivant, Il m'invitait à persévérer au milieu des doutes et des difficultés en me disant doucement : « Veux-tu continuer ? ». Moi je Lui disais « oui », ma réponse était toujours : « Ô mon Jésus, aide-moi, donne-moi la grâce de t'être fidèle. »

Et puis il y eut d'autres appels : exigeantes sessions de spiritualité, relations humaines, expériences variées qui ont peu à peu donné plus de force à ma suite de Jésus à travers les dures réalités que j'ai été amenée à vivre : les guerres, la pauvreté, les incompréhensions.

Dans ces moments pénibles, je percevais plus intensément la nécessité de m'accrocher plus fortement à Lui, parce qu'il fallait ranimer l'Espérance au cœur du peuple, écrasé par la guerre et l'injustice.

Ses désirs à Lui, je les traduis ainsi : « Console mon peuple, simplement en étant là ». Être seulement présente, c'est une bonne façon d'accompagner et de persévérer à la suite de Jésus, en écoutant son invitation et en lui donnant la même réponse : « Viens et tu verras. Je t'appelle pour que tu sois avec moi et avec celui qui a besoin de moi. ». La mission que j'ai reçue, c'est de rendre présent le Royaume, à partir de ma pauvreté, de la réalité de celui qui est à mes côtés et qui a besoin de la présence de Jésus à travers ma vie. »

Communauté de Los Planes, El Salvador

Sœur Angèle de Jésus (Teresina Minutella)

Née	le 03/04/1913	à Peruzzano (Italie)
Entrée	le 02/01/1935	à Como
Prise d'habit	le 21/08/1935	à Como
Premiers vœux	le 09/08/1936	à Orléans
Vœux perpétuels	le 08/09/1942	à Como
Décédée	le 15/06/2010	à Rome- Quadraro
Parole :	Cum Christo in Deo.	

Le 15 juin dernier, le Seigneur a appelé sœur Angèle près de Lui. Elle l'a suivi dans l'abandon et la paix.

Angèle a vécu plusieurs années à l'infirmerie du Quadraro ; ses forces diminuaient de plus en plus, l'obligeant d'abord au fauteuil roulant, puis la réduisant à une totale impuissance.

Giovanna se souvient qu'à la veille de sa mort elle disait encore faiblement *merci* pour les petits services qu'on lui rendait. Cela exprime bien son attitude toujours reconnaissante pour tous les soins dont elle était entourée.

Les infirmières aussi témoignent de sa délicatesse et de ses manières affables : *elle n'avait pas d'exigences et ne demandait rien.*

Quelle différence entre son état d'infirmes et son activité pleine d'entrain à San Carpofo. Angèle était économe, toujours attentive et disponible envers tous. Parfois elle semblait trop tenace dans ses idées, mais c'était toujours pour un bien, peut-être un peu limité.

Tout en étant très prise par son travail, elle trouvait du temps pour aider les universitaires dans l'étude des langues française et espagnole, mais elle mettait toujours en premier sa vie de prière : les heures d'adoration, l'office, le chant, manifestant ainsi son amour pour l'Église et les cérémonies solennelles.

Pendant les rencontres de communauté, lorsque les discussions devenaient trop animées, elle n'élevait pas la voix, mais cherchait toujours à contribuer à une vision sereine de la réalité.

Quoique n'étant plus jeune, elle n'avait pas eu de problème pour obtenir le permis de conduire ; elle était fière de son auto qu'elle gardait

comme un bijou, ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours disponible pour le service de la maison.

Angèle appartenait à la Congrégation des Gardiennes Adoratrices de l'Eucharistie. Lorsque fut décidée la fusion avec l'Assomption, elle assumait cette orientation avec un cœur ouvert et un esprit généreux ; tout en restant fidèle à la fondatrice des Gardiennes Adoratrices, Mère Thérèse de la Croix, elle désirait connaître Mère Marie Eugénie.

Tarcisia donne un témoignage précieux du moment où l'organisation de l'école de Como a été renouvelée et où les laïcs ont reçu la responsabilité de l'économat :

Angèle n'a pas perdu sa sérénité, s'offrant pour des petits services de la maison, comme le soin du réfectoire, toujours accomplis avec amour. Sa référence était toujours le Seigneur.

On ne peut pas oublier le grand amour qu'Angèle a gardé pour sa famille, accompagnée avec sollicitude et tendresse, sa famille et son pays dont elle reproduisait les traits les plus caractéristiques : travail, ordre, précision.

Même dans le Ciel elle tournera son regard plein d'amour sur son petit monde : San Carpoforo, Como et son lac, son village, Ronago, et surtout ses sœurs connues et aimées davantage dans la lumière de Dieu.

La communauté du Quadraro

Sœur Manuela de la Compassion (Manuela Sarasola)

Née	le 01/01/1909	à Larraoul (Espagne)
Entrée	le 10/02/1929	à Mira-Cruz (Saint Sébastien)
Prise d'habit	le 24/05/1930	au Val Notre-Dame (Belgique)
Premiers vœux	le 27/06/1932	au Val Notre-Dame
Vœux perpétuels	le 02/07/1936	à Mira-Cruz
Décédée	le 23/06/2010	à Montpellier
Parole :	Dans tes blessures, cache-moi.	

Écrire la circulaire d'une centenaire limite beaucoup l'apport de souvenirs concernant sa vie, surtout sa jeunesse, et pour cause. Il n'est donc pas étonnant que l'on fasse revivre surtout les dernières années de sa vie. Mais pour le cas de Manuela, je pense que nous ne serons pas frustrées car, à mon avis, c'est sa personnalité qui ressort surtout alors qu'elle se trouve privée d'agir, mais pas de vivre ou de rayonner ce qui fait le fond de son être.

Manuela est née le 1^{er} janvier 1909 à Larraoul, Espagne, dans la Province de Guipúzcoa.

Elle était donc basque et elle l'est restée toute sa vie ! Baptisée le jour même de sa naissance, elle a été confirmée tard, pendant son postulat.

D'une famille très modeste qui comptait six enfants : trois filles et trois garçons dont un frère, entré chez les Capucins. Manuela parlait très peu de sa famille, si ce n'est de son frère capucin, mort en odeur de sainteté et vénéré dans son pays natal où on l'a honoré d'une statue. Quand elle voyait des petits enfants, cela déclenchait chez elle des souvenirs du travail qu'elle effectuait jeune fille pour apporter un peu d'argent à la famille : garder des enfants. Elle racontait alors quelques-uns de ces souvenirs avec beaucoup de joie. Cela nous a incitées, dans ses très vieux jours, à lui donner des poupées. Avec elles, elle parlait, leur manifestait beaucoup d'affection et peut-être revivait-elle des épisodes réels de sa jeunesse.

Manuela est entrée au noviciat au Val Notre-Dame en Belgique, en 1930. Grâce à un petit feuillet retrouvé dans ses affaires, rayé et jauni par le temps où Manuela, alors sœur Marie Feliciano, avait fait son

curriculum vitae, recto en français, verso en espagnol, nous savons que sa Maîtresse des novices était la fameuse mère Isabel. Manuela ajoute même que sœur Delfina faisait les instructions.

C'est dans ce même feuillet que nous retrouvons notées les communautés où elle a passé, les emplois qui ont été les siens et le nom des neuf supérieures successives qu'elle a eues jusqu'en 1959. Vous pouvez imaginer leur nombre total sur les cinquante années suivantes où Manuela a parcouru encore cinq communautés...

C'est au Val Notre-Dame en Belgique où se trouvait LE noviciat unique pour toute la Congrégation que sœur Manuela a prononcé ses premiers vœux entre les mains de Monseigneur Gabriel de Llobet, alors archevêque d'Avignon, grand ami de l'Assomption. Détail amusant de trouver cet Évêque d'Avignon au Val Notre-Dame, (mais la Supérieure générale était alors au Val) et plus amusant encore de le voir présider la cérémonie des premiers vœux de cette petite sœur toute simple dont il a d'ailleurs signé le parchemin.

Elle a fait ses grands vœux à Mira-Cruz en Espagne et c'est son frère, le Père capucin Bernabe, de Larraoul, son pays natal, qui a présidé la cérémonie le 2 juillet 1936 comme en témoigne également le parchemin des vœux de sœur Manuela.

Après Mira-Cruz, Manuela est envoyée en France qu'elle ne quittera plus, sauf un an en 1963, pour un séjour en sana en Espagne. En France, elle appartient successivement aux communautés d'Arcachon, de Lourdes, de Cannes d'où elle arrive à Montpellier en 1983 pour la fondation de la nouvelle communauté du Foyer Eugénie Milleret, installée dans son bâtiment tout neuf. Dans les communautés où elle est passée, son petit feuillet nous dit encore que ses emplois ont été la cuisine, le ménage et la garde du réfectoire des *enfants*

J'ai connu Manuela à Cannes. Elle faisait partie de la communauté qui logeait à la Villa Sainte Agnès. Je me souviens qu'elle prenait alors son tour pour la préparation de la liturgie. Elle avait une jolie voix et c'est une sœur de la communauté qui lui avait appris à préparer et chanter les offices. Entre autres activités elle faisait la cuisine et allait visiter des personnes âgées avec sa Supérieure. Je me souviens aussi que

son allure m'avait fait alors l'effet de celle d'un *titi* parisien, vif, rieur, pertinent et libre dans son expression, sans complexe.

À Montpellier, Manuela a régné sur la cuisine jusqu'au moment où une cuisinière a été embauchée, c'est-à-dire il y a un peu plus d'une vingtaine d'années. Elle a travaillé encore longtemps avec celle-ci, l'initiant à son travail, aux us et coutumes de la communauté. Jusqu'à assez récemment, elle a préparé le repas du soir, aidé aux épluchages des légumes tant et si bien que, même très handicapée et déchargée depuis longtemps de cet *emploi*, elle avait le réflexe de faire le geste de se lever de la rencontre communautaire en fin d'après-midi pour aller allumer le four ! ou de venir proposer ses services à la cuisine !

À Montpellier Manuela subit une très grosse opération au cours de laquelle on lui enleva un grand morceau d'intestin. Ensuite elle eut une opération d'une hanche, puis de l'autre. Celle-ci est déboîtée par une chute ; l'opération s'avère trop dangereuse et donc impossible. Manuela est réduite à une démarche déboîtée dont elle souffrira sans se plaindre pour marcher et même plus tard, lorsqu'elle sera alitée. Son seul médicament a été longtemps un analgésique assez classique par jour.

D'autre part, après la découverte d'un diabète assez grave en 2007, Manuela a dû être hospitalisée près de trois semaines, ce qui lui a fait perdre un peu de ses repères au retour à la maison : cela a été le passage à une plus grande dépendance, du fauteuil au lit. Sa prothèse de la hanche usée ne lui permettait plus de marcher. Elle a donc vécu à plein à partir de ce moment cette béatitude de l'esprit d'enfance : *Si vous ne devenez comme de petits enfants...*

Manuela avait des mains très abîmées par les travaux manuels qu'elle a pratiqués tout au long de sa vie, le ménage et la cuisine principalement, sans prendre soin d'elle-même comme on faisait à l'époque ; de plus, elle s'était coupé deux doigts à Saint Sébastien. Mais tout cela ne l'a pas empêchée, jusque dans ses très vieux jours, d'occuper ses doigts malgré tout agiles, d'abord en faisant des petits travaux que lui enseignait sœur Thérèse de l'Enfant Jésus puis plus tard, en enroulant et déroulant de grandes ficelles qu'elle embrouillait et *qu'une bonne âme qui passait* devait essayer de débrouiller. Ses poupées étaient aussi l'objet de sa part de beaucoup de gestes, de manipulations, même parfois de contorsions. Il fallait que ses mains soient occupées.

Comme je le disais en débutant cette circulaire, ce que nous retenons toutes de Manuela à Montpellier, c'est surtout ce qui transparaisait de ce qu'elle était.

Manuela, femme de foi. Elle avait le sens du sacré : Dieu est grand et mérite tout de nous. Elle priait et aimait la prière, toujours à l'heure à l'oraison et à l'adoration jusqu'à ce qu'elle n'ait plus pu se déplacer seule jusqu'à la chapelle, mais priant aussi dans son lit. *Allez, on se tait et on prie*, disait-elle à la sœur qui venait éteindre le soir. Et c'était d'abord un signe de croix majestueux. Une sœur dit avoir appris auprès d'elle à faire le signe de croix. Puis un *Notre Père* très lent, et *Âme du Christ* en espagnol et d'autres prières encore. Elle aimait aussi l'office dont elle marquait les pages avec précision. *Il faut prier pour les âmes du purgatoire*, disait-elle. Et avec quel amour embrassait-elle son crucifix quand on le lui tendait. Tout cela, sans ostentation, de façon tout à fait naturelle. C'était son monde habituel, au-delà de ses poupées et de ses ficelles.

Fidèle à la lecture spirituelle, elle se nourrissait des *Itinéraires Augustiniens*, du recueil des sœurs défuntes, de son missel qu'elle parcourait d'un bout à l'autre, assise de façon austère sur le bout de son lit, comme je l'ai trouvée plusieurs fois.

Manuela, fraternelle. Si elle aimait ses poupées, elle n'avait pas perdu pour cela son contact avec les personnes réelles auxquelles elle savait prodiguer aussi toute son affection. Elle aimait toutes les personnes, quelles qu'elles soient, sans favoritisme, sans même pouvoir dire leur nom qu'elle avait oublié ou même auquel elle n'attachait probablement pas beaucoup d'importance. Mais n'importe quelle sœur venait-elle à manquer de quelque chose, elle s'en préoccupait, peu importe si c'était la Supérieure ou la Provinciale, c'était une *sœur*, cela suffisait. Elle était délicate pour parer aux oublis de la cuisinière ou d'autres. *Asseyez-vous*, disait-elle de façon charmante et courtoise à la personne qui venait la visiter dans sa chambre, près de son fauteuil, en lui montrant une chaise. Et comme elle aimait les rencontres communautaires auxquelles nous l'avons poussée, en fauteuil roulant, presque jusqu'au bout.

Manuela manifestait un très grand sérieux pour tout ce qui faisait notre vie religieuse. *J'obéis*, aimait-elle dire, même si elle savait faire sa

volonté... C'est ainsi que, l'ayant laissée au réfectoire en face de son dîner, sans déambulateur à proximité de peur de la retrouver par terre, nous l'avons retrouvée après l'office poussant sa chaise dans le couloir en guise de déambulateur. Les barrières de son lit ont été une grande souffrance et combien de fois a-t-elle essayé de les escalader ! Un très grand respect pour *la Supérieure*, même si elle ne l'identifiait pas toujours ou ne pouvait la reconnaître en tablier ! ou plaisantant !

Manuela, basque, femme de caractère. C'est à Montpellier qu'elle avait appris auprès d'une sœur à lire le français plus facilement et à le parler de même. Elle avait des principes de tenue et de respect et n'aimait pas trop ce qu'elle jugeait être de la dissipation. *Muy dissipada*, disait-elle à une sœur qui faisait ou disait une drôlerie auprès d'elle.

Pourtant, des drôleries, elle en avait dans son langage. Très malade, elle se disait *fatal* et les pronoms personnels réciproques avaient de la peine à se placer dans ses phrases. Nous avons toutes retenu son : *elle ne m'a dit rien*, ou *on ne m'a dit rien*.

Et voilà, Manuela est partie discrètement comme elle avait vécu. L'après-midi de sa mort, elle était encore à la télévision, avec d'autres sœurs et des amis du quartier, pour participer, comme elle pouvait au chapelet de Lourdes retransmis par KTO. À son goûter on l'a trouvée *pas bien*. L'infirmière aussi a été impressionnée en la voyant. Nous avons dû faire appel au SAMU mais d'accord avec le médecin, nous n'avons pas voulu la faire hospitaliser vu son grand âge. Un court mieux a suivi le passage du SAMU. Mais la respiration est devenue assez bruyante, puis saccadée. Nous commençons à nous organiser pour veiller notre sœur la nuit. Une sœur lui a alors récité à l'oreille un *Je vous salue* et une invocation au Cœur de Jésus. La respiration s'est faite plus faible, un petit rictus et elle est partie... sans bruit !

Nous, les sœurs de sa communauté, gardons toutes de Manuela le souvenir de ses petits yeux malicieux, de son regard parfois sévère, et toutes, ainsi que le personnel soignant, avons admiré sa patience, sa force dans les souffrances que sa station au lit lui imposait.

Sœur Françoise Martin écrit : *Je garde au cœur la visite faite à la communauté cette année et le dernier soir je suis allée auprès de Manuela à 20h 15. Elle était au lit et semblait dormir. J'ai chanté un*

« Je vous salue Marie » puis je lui ai dit au-revoir, précisant que c'était la fin de la visite : elle a ouvert grand ses petits yeux, a mis sa main sur la bouche et m'a envoyé un petit baiser avec sa main, son regard était malicieux, très paisible. Oui, c'est une sainte dans la discrétion et le service simple.

Cela je le crois très fort parce qu'elle a vraiment vécu quelque chose de la sainteté de Jésus : avec sa foi chevillée au corps, son souci de l'autre quel qu'il soit, sœur ou pas sœur, sa force de caractère dans les épreuves de santé, le tout dans une grande simplicité et discrétion. Sa devise aurait pu être : *Jusqu'au bout*, comme le dit saint Jean, de Jésus, avant son dernier repas avec les siens.

Sœur Blandine

Sœur Elisa Inés de Jesús y Maria
(Maria Elisa Osório Arijón)

Née	le 07/01/1933	à Padrón (La Coruña)
Entrée	le 21/01/1953	Saint Sébastien (Mira-Cruz)
Prise d'habit	le 24/09/1953	Saint Sébastien
Premiers vœux	le 4/10/1954	Saint Sébastien
Vœux perpétuels	le 06/10/1957	à Madrid - Velázquez
Décédée	le 13/07/2010	à Collado Mediano
Parole :	Amo Christum. Fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra.	

Elisa est arrivée à Collado quand nous avons rouvert la Communauté, il y a trois ans. Elle souffrait déjà d'une maladie d'Alzheimer très avancée. Nous qui l'avions connue autrefois, nous savions beaucoup de choses de sa vie si féconde, entièrement donnée à l'éducation et à l'apostolat paroissial. Sa vitalité, sa joie et sa bonté étaient proverbiales, aussi bien dans la Communauté qu'à l'extérieur. Nous gardons toutes au cœur le souvenir d'une femme pleine de bonté, douée d'une étonnante capacité de voir le positif chez qui que ce soit et de le faire voir aux autres, si par hasard cela nous échappait.

Durant les trois dernières années de sa vie passées ici, il lui était devenu impossible de s'exprimer, mais jamais elle n'a manqué de faire un sourire et les rares mots qu'il lui arrivait de prononcer de temps à autre étaient : *Merci, que c'est bien ! – Que c'est joli !* Dieu a voulu que jusqu'au bout, elle puisse nous offrir son sourire et un regard plein de gratitude qui nous faisait deviner que l'essentiel d'Elisa était encore avec nous. Sa sœur Mercedes a passé de longues heures auprès d'elle, des heures de silence où elle lui prenait la main, guettait un sourire susceptible de lui faire comprendre qu'elle percevait sa présence. Elle s'en allait consolée, parce que ce sourire arrivait toujours.

Elisa est partie auprès de son Seigneur qu'elle a tant aimé et auquel elle a livré sa vie. Elle nous a laissé le témoignage d'une femme bonne, d'une religieuse meilleure encore, d'un professeur excellent et d'une brillante éducatrice, très aimée et profondément dévouée. Humainement parlant, elle nous a quittées, mais nous sommes convaincues que, maintenant plus que jamais, notre chère Sœur Elisa nous accompagne.

Toute donnée, enthousiaste, elle sut durant sa vie professionnelle éduquer et accompagner beaucoup d'élèves, garçons et filles. Avec ses sœurs en communauté, elle s'est toujours montrée charitable et accueillante. Avec les personnes de l'extérieur, elle se comporta comme un véritable apôtre dans les différents lieux où la mena sa mission d'étendre le royaume.

Durant les longues dernières années de sa vie, Elisa a vécu le mystère de la remise totale entre les mains de Dieu. Elle avait déjà depuis longtemps livré tout son être au Seigneur car elle a vécu à fond la prière de Saint Ignace : *Prends, Seigneur, et reçois ma mémoire, mon intelligence, ma volonté tout entière*. Nous avons contemplé ce mystère d'anéantissement, sans le comprendre totalement, mais en acceptant la volonté de Dieu, qui a ses chemins à Lui pour chacun de nous. La dernière parole esquissée sur ses lèvres, alors qu'elle pouvait encore communiquer avec l'extérieur fut : *Dieu est Amour*. Et elle l'avait redite plusieurs fois. C'était là sa conviction la plus intime, celle qu'elle avait toujours tâché d'incarner dans sa vie auprès des autres.

Un père de famille du Collège de Santa Isabel, qui a longuement travaillé avec elle, donne ce témoignage :

J'aimais Elisa d'une affection où se mêlaient l'admiration et la gratitude. L'admiration, parce que jamais je n'ai rencontré chez quelqu'un d'autre une foi aussi solide qui transmettait l'assurance par son intense conviction, une foi qui affleurait, presque de manière provocante, dans tous ses gestes, toutes ses attitudes, toutes ses actions, et qui s'épanouissait dans la vie comme un joyeux témoignage chrétien. Elle débordait de joie et d'espérance. Voici les raisons, et il y en a beaucoup d'autres encore, de mon admiration pour Madre. Elisa.

Il y a quelques années, je suis entré dans un groupe catéchuménal pour adultes qu'Elisa commençait à organiser ; sans doute par un dessein providentiel de Dieu, cela changea ma vie. Ce ne fut pas seulement un changement, mais un bouleversement total. L'instrument dont Dieu s'est servi pour arriver à ce résultat, ce fut Elisa. Inutile d'en chercher un autre, celui-là suffisait amplement. Je suis profondément convaincu que ce ne fut pas un fait exceptionnel ; au contraire, Elisa a été un instrument choisi par Dieu pour changer beaucoup de vies.

Un seul exemple. En avril 1994, quelques mois après la mort de la mère d'Elisa, on assassina la mienne ; on lui subtilisa sa pauvre bourse et d'un même coup, on lui arracha sa précieuse vie. Au cimetière, n'en pouvant plus de douleur, je retournais vers ma voiture. Elisa se mit à courir derrière moi et me dit : « Nous serons de nouveau un jour avec elles, Antonio. » Elle me dit cela avec assurance, détermination, et, ce qui était encore plus impressionnant, avec une joie si douce que ces quelques mots me donnèrent plus de consolation que les mille autres entendus jusque-là. Aujourd'hui encore résonnent en moi ces paroles : « Nous serons de nouveau ensemble, Antonio. »

Une sœur qui a passé de longues années avec elle, nous dit :

Elisa était une jeune femme intelligente, instruite, qui se préoccupait de poursuivre sa formation. Elle ne manquait pas une conférence, une session, une causerie...à laquelle il était possible d'assister, aussi bien sur des thèmes religieux que sur n'importe quel autre thème, social ou culturel.

Elle aimait beaucoup la vie religieuse et la vivait avec une grande fidélité. Elle faisait l'impossible pour ne pas manquer l'oraison, l'Office, quand elle dut partager sa vie entre la Communauté et la présence auprès de ses parents pour les aider. C'est ainsi qu'elle se levait très tôt le matin pour pouvoir arriver à temps à Laudes, après s'être bien peu reposée au cours de la nuit.

Très sensible à la beauté, elle exprimait souvent son admiration pour la beauté de Dieu, reflétée dans la nature aussi bien que dans les personnes.

On découvrait la profondeur de sa vie intérieure dans la vie communautaire et dans les oraisons partagées ; elle aimait parler de l'expérience de Dieu et c'était de l'abondance du cœur. Lors des fêtes et anniversaires, en quelques minutes, elle écrivait des vers chaleureux qui jaillissaient de son affection. Elle parlait de l'image qu'elle avait sous les yeux et mettait en relation, de façon profonde et personnelle, l'un ou l'autre trait de la sœur que l'on fêtait.

Son zèle pour le royaume était aussi ardent que sa personne. Elle se donnait au maximum, aussi bien pour préparer ses cours de physique et de religion, que pour former les groupes de catéchèse de jeunes et d'adultes.

Elle était très patiente, persévérante, ne reculait jamais devant les difficultés. Les élèves l'aimaient, l'estimaient, ils appréciaient surtout sa grande patience et sa bonté.

Je rends grâce à Dieu d'avoir vécu avec elle dans deux Communautés ; je me souviens d'elle avec beaucoup d'affection et, en de nombreuses occasions, me reviennent à la mémoire certaines de ses paroles et de ses actions.

Nous qui avons été sa dernière Communauté, nous remercions le Seigneur de tout cœur d'avoir pu vivre avec elle et près d'elle ses dernières années. Son passage silencieux et son intense présence ont laissé chez nous une trace profonde, la trace même du passage de Dieu.

La Communauté de Collado Mediano

**Sœur María Carmela de la Sainte Face
(Antonietta Ferrara)**

Née	le 19/02/1927	à Cava dei Tirreni (Italie)
Entrée	le 12/09/1949	à Rome
Prise d'habit	le 06/01/1950	à Rome
Premiers vœux	le 27/03/1951	à Rome
Vœux perpétuels	le 27/03/1954	à Manila
Décédée	le 19/07/2010	à Rome
Parole :	Ita, Pater.	

Antonietta nous est arrivée, jeune et belle, accompagnée par son Curé qui l'avait suivie et adressée à l'Assomption, Congrégation que la jeune fille ne connaissait pas.

Arrivée au Postulat, on lui donna le nom de Maria Liguorina, en souvenir du grand Saint de sa terre, Alphonse-Marie de Liguori. Mais Antoinette n'a jamais aimé ce nom et, dès qu'on l'autorisa à le changer, elle demanda et obtint de s'appeler Maria Carmela.

Peut-être est-ce sous le nom de Maria Liguorina que les sœurs des Philippines se souviennent d'elle, puisque peu de temps après sa Profession, elle fut envoyée à Manila, où elle resta pendant plusieurs années. Une sœur nous a écrit qu'un jour sœur Maria Liguorina lui avait confié qu'elle avait fait le vœu d'aller en Mission si Dieu lui accordait une grâce qu'elle lui avait demandée. Sa prière ayant été exaucée, c'est pour cela qu'elle était dans cette maison.

Elle eut de grandes difficultés à cause du changement de climat, de l'éloignement de toute sa famille et de l'ignorance totale des langues qu'on parlait à Manila. Elle a pourtant aimé les Philippines et la maison de Manila ; elle en parlait souvent avec affection, rappelant volontiers les personnes et les lieux qui lui étaient restés chers.

C'est à Manila qu'elle prononça ses vœux perpétuels, choisissant comme parole : *Ita, Pater*. Elle eut peu de rapports avec les laïcs du lieu : elle vécut donc en grande solitude en Communauté, encore à cause de la langue. Elle ne comprit jamais les paroles du prêtre à la Messe ; les conversations, les réunions et la récitation de l'Office étaient pour elle très fatigantes. Pourtant elle était habituellement sereine.

Elle fut ensuite envoyée au Japon, où elle trouva sœur Salvadora qui était partie de Rome avec elle. Peu de temps après arriva sœur Marie Laurentia qui demanda et obtint que le deux sœurs italiennes rentrent en Italie.

Sœur Carmela garda un très bon souvenir du Japon. Elle aimait voir les sœurs enseignantes qui s'adonnaient au ménage des classes et de la maison et qui étaient très respectueuses et gentilles envers tous.

J'ai découvert son sens missionnaire – nous dit sœur Francesca Maria – en Communauté avec elle à Rome, Viale Romania. Un jour elle me demanda pourquoi j'avais désiré partir en Afrique et ensuite y retourner. Je lui ai répondu que ce qui m'avait poussée à aller si loin et vers des populations inconnues avait été le désir de découvrir de nouvelles réalités, d'apprendre d'autres langues, de connaître d'autres cultures. Elle aima cette réponse et elle dit : « C'est bien, c'est juste, on ne part pas pour enseigner, pour donner, pour imposer son propre style de vie et ses propres usages. Tu es partie pour te mettre au service d'autres réalités qui ont aussi une valeur. »

Quand sœur Carmela rentra en Italie, sa santé était sérieusement ébranlée. Une arthrite déformante qui ne devait plus la quitter, malgré les traitements et les soins continuels, la gagnait déjà et petit à petit la réduisit à mener une vie de malade, entre lit et chaise d'infirme.

Dans mes passages à Rome – dit sœur Tarcisia – j'allais toujours visiter sœur Carmela qui était à l'infirmerie du Quadraro. On saisissait dans ses paroles une certaine amertume, due certainement à l'intensité de sa souffrance. Quand ensuite je vins à Rome dans sa Communauté, j'eus la possibilité de la connaître davantage et d'apprécier ses qualités. Elle participait aux réunions communautaires, à la Lectio Divina : elle se préparait avec soin et apportait sa contribution à la réflexion. Elle passait beaucoup de temps à la chapelle pour l'adoration, comme pour le rosaire qu'elle priait devant l'icône de la Vierge ; elle ne manquait jamais la Messe quotidienne.

Pendant ses dernières années elle s'était beaucoup adoucie dans les rapports et elle offrait ses souffrances pour les multiples intentions qui lui étaient confiées. Durant ses journées de solitude, elle était aidée par des émissions de radio.

Elle était très unie à sa famille ; nous pensons que les longues années passées aux Philippines et au Japon ont été pour elle une épreuve fort douloureuse. Depuis sa rentrée en Italie, sa famille lui fut toujours très proche, par téléphone comme par des visites : ses sœurs et ses frères, ses neveux venaient à Rome de temps à autre, passer une journée avec elle. Ils la faisaient participer à tous les événements familiaux : mariages, naissances, baptêmes, arrivant ici toujours chargés de dons pour la Communauté, des produits de leur terre.

Les infirmières, qui l'ont soignée pendant plusieurs années, disent que Carmela aimait partager avec elles les *bonnes choses* qu'elle recevait et qu'elle désirait se présenter toujours bien ordonnée parce qu'elle ne voulait pas afficher ses infirmités.

Sa mort a été pour nous toutes une surprise. Tout s'est passé rapidement, peut-être le Seigneur a-t-il eu pitié de sa longue souffrance. Sa présence nous manque, mais c'est avec un certain soulagement que maintenant nous la pensons arrivée là où *il n'y a plus ni larmes, ni douleur, mais seulement la joie de Dieu qui remplit tout.*

Prions ensemble pour elle.

La Communauté de l'Accueil
Rome - Quadraro

Sœur Maria Felice du Rédempteur (Vittoria Napolitano)

Née	le 01/09/1914	à Monopoli (Italie)
Entrée	le 21/03/1935	à Rome
Prise d'habit	le 23/03/1936	au Val Notre-Dame
Premiers vœux	le 19/06/1937	au Val Notre-Dame
Vœux perpétuels	le 14/09/1943	à San Dalmazzo
Décédée	le 23/07/2010	à Rome-Quadraro
Parole :	Jesum Christum et hunc crucifixum.	

Hospitalisée après une mauvaise chute, sœur Maria Felice ne s'est plus rétablie. Elle nous a quittées quelques jours après et elle est retournée à la maison du Père, très sereinement.

Elle portait bien son nom : *Felice*, qui signifie : *Heureuse*, car elle avait un caractère gai, joyeux. Elle jouissait des beautés de la nature et des trésors spirituels que chaque jour elle découvrait dans la liturgie : souvent elle les soulignait, y ajoutant des réflexions personnelles et des prières, très belles, qu'elle composait.

Nous gardons d'elle le souvenir d'une femme fidèle.

Fidèle tout d'abord à Dieu qui l'avait appelée, toute jeune, à son service.

Fidèle à la prière, jusqu'au dernier jour de sa longue vie. Toujours présente à l'heure d'adoration qu'on lui avait assignée et qu'elle prolongeait jusqu'à l'heure de l'Office, même lorsqu'elle ne pouvait plus, dans les derniers temps, occuper sa place au chœur, à côté des autres sœurs.

Fidèle au travail. Elle a beaucoup travaillé, très habile en couture et en broderie.

Fidèle à sa terre bien-aimée, les Pouilles : elle gardait dans sa chambre un petit tableau de la *Vierge de la Madia*, particulièrement vénérée dans sa ville, image miraculeuse, arrivée par la mer, dont elle nous a tant de fois raconté l'histoire.

Fidèle aux affections de sa famille qui l'a entourée de tendresse jusqu'à la fin de sa vie, ses nièces particulièrement, qui venaient la visiter, faisant un long voyage pour avoir la joie de la revoir et de passer quelques jours avec elle.

Sœur Tarcisia nous dit qu'elle a été avec sœur Felice dans la maison de Viale Romania, dans une grande Communauté, où elle a mis au

service du Seigneur les talents que Dieu lui avait donnés. Elle faisait des travaux longs et difficiles, comme les chasubles, mais aussi de petits travaux simples qu'elle mettait à la disposition de toutes pour de jolis cadeaux quand l'occasion se présentait.

Dans les derniers temps sa mémoire s'était affaiblie, mais elle n'oubliait pas les heures de la prière. Elle passait beaucoup de temps en adoration devant le Saint Sacrement exposé et elle portait au Seigneur toutes les intentions de prière qu'on lui avait confiées.

J'ai connu sœur Felice quand je suis entrée dans la vie religieuse (il y a presque 50 ans) – nous dit sœur Chiara – et j'ai été édifiée par sa cordialité, sa simplicité et sa joie. C'est elle qui a confectionné ma robe blanche pour la prise d'habit et avec la même étoffe, elle a ensuite fait une chasuble. Elle était fidèle à sa vie religieuse et à ses engagements, disponible et toujours désireuse de faire plaisir à ses sœurs. Elle blaguait spontanément et volontiers. Aux jours de fête elle nous distrait par des jeux ou de petites farces. Elle savait imiter chaque sœur, la Supérieure aussi, mais elle le faisait tout cela avec délicatesse et amour, pour amuser joyeusement les sœurs.

Elle a eu aussi ses moments difficiles à cause de son grand attachement à sa famille, mais son esprit de foi et l'aide des Supérieures lui ont permis de surmonter ces difficultés.

Les infirmières qui l'ont assistée gardent un bon souvenir d'elle : souriante, de bonne humeur, gentille, toujours désireuse d'aider en ce qu'elle pouvait encore faire, ordonnée et exacte. Elle s'était spécialisée dans la fabrication de petits objets en glaise, des dizaines d'Enfant Jésus et de jolies Vierges, qu'elle offrait avec générosité ou qu'on lui demandait.

Elle gardait dans sa chambre l'image d'un hibou. Nous avons été surprises de cette préférence et elle nous a répondu que le hibou est l'oiseau qui veille et voit clair même dans la nuit. Cette figure était pour elle un symbole et un aiguillon.

Sa présence nous manque, particulièrement à la Chapelle. Sa place vide est un rappel continu du temps où elle était avec nous et de sa prière prolongée et silencieuse, mais nous savons qu'elle est enfin arrivée au but désiré et avec elle nous glorifions Dieu.

Bienheureux le serviteur qui, à l'arrivée du Maître, sera trouvé vigilant.

La Communauté de Roma-Quadraro

Sœur Ana Conceição du Précieux Sang
(Ana Conceição Santos Tibães)
(ex sœur Mariana)

Née le:	15/05/1915	Campinas – MG - Brésil
Entrée (sœur Oblate)	en 1939	Rio de Janeiro
Entrée au Postulat	15/09/1955	Rio de Janeiro
Prise d'habit	06/02/1957	São Paulo
Premiers vœux	18/02/1959	São Paulo
Vœux Perpétuels	18/02/1964	Auteuil
Décès	25/07/2010	Brasília – DF
Parole:	Ecce ancilla Domini.	

Sœur Ana a beaucoup souffert dans son enfance. Elle était fille d'une mère célibataire, son père ayant une autre famille. Encore enfant, sa mère l'a confiée à cette famille, dans la ville de Diamantina, mais sans qu'elle sache qui était son père. Et elle y était maltraitée...

Vers 15 ans, comme elle ne pouvait plus supporter cette vie, sa mère l'a confiée à une autre famille, à Belo Horizonte. Elle y a reçu bonté et tendresse, et y a vécu jusqu'à son entrée en religion. Ana avait de la reconnaissance et de l'amour envers cette famille, la considérant comme sa vraie famille.

Sœur Marta Maria, qui était provinciale dans les années 80, écrit : *Un jour Ana m'a demandé de retourner à Diamantina, pour retrouver la dame qui l'avait fait souffrir dans son enfance, car elle voulait se réconcilier avec elle. C'était un risque, mais je l'ai accepté. Ana y a été et elle en est revenue rayonnante. En la voyant arriver, la dame l'a prise dans ses bras en lui disant : « Ana, pardonne-moi, pardonne-moi ! » Son mari était déjà mort.*

Quelques semaines plus tard, à la communauté de Brasília, visite inattendue : le demi-frère d'Ana et son épouse venaient lui rendre visite. Quand Ana et son frère se sont embrassés, une vague d'émotion est passée sur la famille et toute la communauté.

*Avec eux, elle est retournée à Diamantina pour rendre officielle, grâce à des témoignages, l'identité de son père et pour faire rectifier sa carte d'identité : **Ana Conceição dos Santos Tibães**. C'est à ce moment qu'elle a pu identifier ses demi-frères et d'autres membres de la famille. Ils l'ont reçue avec affection et lui ont témoigné de l'amour pour le reste de sa vie.*

Au retour à Brasília, sœur Ana était changée. Elle montrait à tout venant sa nouvelle identité et parlait de son histoire. Une grande joie : envoyer à sœur Clare Teresa une copie de son identité, avec son nom renouvelé.

Mais revenons à sa jeunesse. C'est pendant son séjour à Belo Horizonte, chez une famille qui l'aimait, qu'Ana a manifesté son désir de devenir religieuse. Un prêtre l'a orientée vers l'Assomption, et c'est ainsi qu'elle est arrivée, en 1939, à notre maison de Rio. Elle y fut reçue comme sœur Oblate – groupe de sœurs liées au Tiers-Ordre de Saint Augustin – prenant le nom de sœur Mariana. Et elle a commencé à développer son savoir-faire à la cuisine – emploi qu'elle a gardé pendant de longues années.

En 1955 elle a finalement commencé son Postulat, à Rio, puis le Noviciat à São Paulo, sous la houlette de Mère Marie-Sabine. Après ses premiers vœux (1959) elle a intégré la communauté et pris la direction de la cuisine du collège. En 1962 elle partait pour Auteuil, appelée par Mère Marie-Denyse à qui elle vouait une immense gratitude. Là aussi elle a assumé le service de la cuisine, ce qui n'était pas une petite affaire : entre la communauté et les noviciats, il y avait environ 150 sœurs à Auteuil. C'est à Auteuil qu'elle a prononcé ses vœux perpétuels. Ensuite elle a été un temps à Lamazou, à la cuisine de l'école.

De retour au Brésil, en 1966 elle reprit son emploi à São Paulo. Mais bientôt, en 1968, elle fut envoyée à la fondation de Capivari, avec Mère Gemma Emanuel. Elle passait de la grande cuisine des institutions à la petite cuisine d'une insertion. C'est là qu'elle a commencé son apostolat chez nos amis et nos voisins. Mais cette fondation n'a pas duré : elle a été fermée en 1972.

Deux ans à São Paulo, une année au collège de Goiânia, et finalement en 1976 l'envoi à Brasília qu'elle ne devait plus quitter. Elle y reprit le service de la cuisine avec l'énergie et le courage qui la caractérisaient, quel que soit le groupe accueilli. Même pour les nombreux évêques de la Conférence Épiscopale (CNBB) en réunion chez nous, devant tout le travail Ana ne se plaignait pas : tout était prêt à temps et à l'heure.

Depuis les années 80, la communauté de Brasília a commencé à préparer Noël par une neuvaine avec les familles, dans les immeubles proches de notre maison. Chaque sœur était chargée d'un immeuble. Une

année, le groupe de sœur Ana a désiré continuer à se rencontrer. Une journée de prière a été organisée chaque mois. Ana appelait ce groupe *fraternité* et elle s'y dévouait avec beaucoup de zèle apostolique. Cette *fraternité* existe encore, se réunissant chez l'un ou l'autre pour un temps de prière et de lecture de la Parole de Dieu. Une entraide a été établie, pour subvenir aux besoins de chaque famille. Au mois de mai et au mois d'octobre, ceux qui le souhaitent disent ensemble le chapelet.

À la Paroisse du Verbe Divin, Ana s'est intégrée au groupe de laïcs qui portaient la communion aux malades et elle a rendu ce service pendant plusieurs années. Les sœurs se souviennent aussi de son amour pour la prière et de sa dévotion à Notre-Dame. Dans les conversations, elle cherchait souvent une parole spirituelle, qui puisse rapprocher du Seigneur.

Souffrant d'un rhumatisme, marcher lui est devenu douloureux. Heureusement elle a pu bénéficier des soins de l'Hôpital orthopédique Sarah Kubitschek : des souliers spéciaux diminuaient sa souffrance . Reconnaissante, elle remerciait le Seigneur de pouvoir marcher et travailler, car elle était très active et toujours disponible.

Marquée par les souffrances dès son jeune âge, elle n'a pas eu à l'adolescence une aide pour les surmonter. Elle avait donc une façon personnelle d'obtenir ce qu'elle désirait, manifestant ses préférences, ses exigences même, et répondant parfois de façon désagréable. Mais les sœurs, connaissant son histoire, tâchaient de la comprendre et d'agir avec patience... L'Esprit sait façonner les personnes et en faire des instruments de son Royaume. Malgré ses limites, Ana a travaillé vaillamment et est devenue un instrument d'évangélisation et un témoin de l'amour de Dieu.

Elle avait 80 ans, elle était en pleine activité, quand sa vie a complètement changé. Frappée par un AVC, elle est tombée dans le jardin de la maison, juste après la Messe de communauté. Transportée aux Urgences, elle est restée plusieurs semaines entre la vie et la mort. Finalement, elle a pu rentrer à la maison, mais avec de fortes séquelles : tout le côté gauche était paralysé. Depuis, elle a vécu 15 ans comme infirme, entre le lit et la chaise roulante. Toujours consciente, elle priait avec les aides-infirmières. Au début elle venait même à la Messe et aux rencontres communautaires. Mais petit à petit, son état s'aggravant, sa vue diminuant, elle a dû y renoncer. Elle suivait chaque jour la Messe télévisée du Sanctuaire de Aparecida. Parfois elle demandait une Messe

à l'infirmerie. Toujours lucide, elle jouissait des visites des prêtres amis, de sa famille ou des voisins, appelant chacun par son nom, demandant des nouvelles... Dans la prière, elle accompagnait la vie de la Province, parlait avec les sœurs ou avec les hôtes, conseillait l'un ou l'autre, sans oublier sa chère *fraternité*.

Au moment de sa mort, sœur Judite était à Rio. Elle a fait parvenir à la communauté de Brasília le message suivant :

Chères sœurs, membres de sa famille, voisins et amis de l'Assomption de Brasília

Je regrette beaucoup de n'être pas avec vous au moment du départ de notre chère sœur Ana Conceição pour la Maison du Père. Samedi dernier je partais en voyage alors que les sœurs se préparaient à l'emmener à l'hôpital. Lorsque je lui ai dit adieu, elle m'a reconnue : « C'est sœur Judite ? ». Comme toujours, j'ai tâché de l'encourager, j'ai fait une brève prière et j'ai chanté à la Vierge un de ses chants préférés. Elle suivait des yeux et était bien calme. Je lui ai confié mon voyage, les réunions et l'Assemblée de Province à Rio de Janeiro, que nous étions en train de préparer.

Son dévouement apostolique, son activité et sa longue infirmité ont marqué la présence de sœur Ana dans la communauté et la maison de Brasília. Nous remercions aussi la communauté pour son dévouement pendant ces 15 ans, pour tant de mains qui ont soigné et aidé sœur Ana en tous ses besoins. Et plus encore pour la force de la présence discrète et agissante, accompagnée de la prière, de tant de personnes qu'elle aimait.

*Pendant les derniers mois, sœur Ana a fait comprendre que son heure approchait. En recevant le Sacrement des Malades, peu avant son 95^e anniversaire, elle a repris une certaine vie et reçu la grâce de faire ce passage en grande paix. Nous disons qu'elle « s'est éteinte comme un cierge ». **Voici la servante du Seigneur** a été la devise de sa vie. Et c'est sans doute un signe de la tendresse de Dieu que sœur Ana célèbre sa Pâque le jour de la fête de Sainte Anne, mère de Marie, qu'elle a aimée et qu'elle a appris à tant de gens à aimer dans la confiance.*

Sœur Ana est éternellement avec Dieu ! Nous nous unissons dans la prière. Nous avons la certitude que quelqu'un prie pour nous au ciel. Merci de tout, sœur Ana.

La Communauté de Brasília

Sœur Marie Ona de la Présentation (Ona Butkyte)

Née	le 15/03/1911	à Rokiskis (Lituanie)
Entrée	le 06/02/1935	au Val Notre-Dame
Prise d'habit	le 22/03/1936	au Val Notre-Dame
Premiers vœux	le 19/06/1937	au Val Notre-Dame
Vœux perpétuels	le 21/06/1940	au Val Notre-Dame
Parole :	Fiat voluntas tua.	

Sœur Marie Ona Butkyte de la Présentation a rejoint la maison du Père le 13 août 2010, dans sa 99^{ème} année et la 70^{ème} année de sa Profession religieuse, dans la communauté de Ciney en Belgique.

J'ai demandé aux sœurs qui ont vécu de longues années avec elle de partager leurs souvenirs de sœur Marie Ona : je remercie donc la communauté de Hoje Taastrup (Copenhague) : Anna Kristina, Anne-Marie, Marianne, Thérèse et Marie. La longueur de cette circulaire est due à la page historique qu'elle couvre :

- * Histoire des pays de l'Est et de l'arrivée du communisme,
- * Histoire de nos sœurs venues de Lituanie.

Cela vaut la peine d'y communier.

Mireille

Nous devons à Sœur Marie Bonin de nombreux échos de leurs conversations :

« Ona est née dans le Nord-Est de la Lituanie, le 15 mars 1911. Elle avait une sœur Helena, de cinq ans son aînée. Son père travaillant sur la ligne de chemin de fer de Lituanie-Ukraine, la famille s'est installée dans le Nord de l'Ukraine, habitée à ce moment-là par de nombreux Polonais. Les parents d'Ona l'envoyèrent à l'école catholique de la petite ville, qui était une école polonaise. Pour ne pas embrouiller les cartes, la famille ne parlait que le polonais, tandis qu'à l'extérieur la langue de communication était l'ukrainien, proche du russe.

La famille se composait de son père, de sa maman, d'Helena et de sa grand-mère paternelle.

De sa maman, Ona se souvient comme d'une personne malade, allongée dans son lit la plupart du temps. Mais elle se rappelle aussi la

voix merveilleuse de sa maman, qui appartenait au Tiers-Ordre franciscain. La foi était comme l'air qu'on respire, elle était le terreau naturel dans lequel Ona a grandi.

À cinq ans, Ona perd sa maman. Elle se souvient encore de la charrette où l'on avait disposé le cercueil, et où on lui avait permis de s'asseoir, pour faire le trajet jusqu'au cimetière. Émerveillement de l'enfance d'être ainsi transportée, sans trop se rendre compte de ce qui se passait.

Sa sœur Helena l'aimait beaucoup et elles passeront leur *courte vie ensemble* à se soutenir.

La grand-mère la grondait souvent, car, disait-elle, elle faisait beaucoup de bêtises. Mais elle ne répondait jamais, elle acceptait. Elle faisait pourtant tout ce qu'elle pouvait pour essayer de lui plaire.

Son père n'était pas souvent là, pris par son travail sur les trains. Mais quand il revenait, quelle fête... Ona courait se jeter dans les bras de celui qui représentait tout pour elle, le père tendre et maternel. Une fois, il lui ramena un petit chat comme cadeau. Quelle merveille... Qui était ce Dieu qui pouvait créer des animaux si jolis ?

Durant ses années d'enfance, Ona se souvient de la terrible famine qui ravageait le pays : en effet, l'Ukraine était, comme toute la Russie, en pleine guerre civile : les blancs (soldats du Tsar) se battaient contre les rouges (les communistes) et se nourrissaient en faisant des razzias. Ona se rappelle une remarque de son père : *Heureusement, ils n'ont pas trouvé mon manteau !* Elle se souvient aussi de maisons en feu après le passage des soldats. Mais, pire que tout, la population mourait de faim.

Oui, la période communiste avait commencé. À l'école polonaise, la religion était bannie. Un soldat montait la garde devant les fenêtres de la classe pour surveiller ce qui se passait. Alors la maîtresse avait trouvé un subterfuge pour pouvoir faire prier les enfants : à son signal, tous se mettaient sous les tables et priaient le *Notre Père* sans être vus par le soldat.

Les années défilent, le papa d'Ona se remarie avec une dame lituanienne. De cette union naît un petit garçon, Georges.

Après une terrible épidémie de typhus, le papa et la grand-mère d'Ona décèdent. Sa belle-mère décide alors de rentrer alors en Lituanie avec le petit Georges, et prend avec elle ses deux filles adoptives qui ont à ce moment 11 et 16 ans. Partis avec un groupe de lituaniens rentrant au pays, Ona s'enchant de voyage.

Arrivée dans la maison de sa belle-mère, Ona est prise d'effroi : c'est une maison de misère où l'on mange dans un plat unique à même le sol. Peu après, ne pouvant subvenir aux besoins des enfants, celle-ci se voit obligée de placer Ona et Helena dans une ferme, et le petit Georges à l'orphelinat.

Les deux sœurs se voient souvent. *Je n'avais plus qu'elle au monde.* Ona s'occupe des enfants, ce qu'elle fait d'ailleurs avec goût. Lors d'une messe dominicale, une dame s'approche et lui annonce qu'il y a une bonne place pour Helena, mais loin de là. Pourrait-elle en faire part à sa sœur ? Le chemin de retour est un vrai calvaire pour Ona : faut-il en parler ou se taire ? Si elle parle, elle sait qu'elle sera définitivement séparée de sa sœur. À la fin, elle se décide, sachant lucidement que *la vie de famille* est terminée. Désormais, à 13 ans, Ona est seule au monde.

Ona sert dans différentes maisons, mais il s'agit toujours de s'occuper d'enfants, ce qu'elle fait très bien, avec son bon sens éducatif. Dans l'une de ces maisons habite un prestidigitateur qui lui apprend certains tours. Ona l'accompagne ainsi lors de plusieurs soirées... et bien des années après, à Sönderborg, elle saura encore faire de la magie, avec des petits pois ...

Ona n'est pas solide de santé, et pas le moindre argent en réserve. En ce temps-là, les couvents n'acceptaient que les personnes pouvant apporter une dot, pour la simple raison que cela aiderait le couvent à survivre. Cet appel à suivre Jésus, elle l'a déjà toute petite, quand elle dit fermement, sans savoir encore vraiment ce que cela représente : *Moi, je veux être religieuse...* Ona ne voit aucunement comment son désir peut devenir réalité... jusqu'au jour où, à la messe dominicale, elle entend le prêtre annoncer, du haut de sa chaire, qu'un prêtre fait le tour du pays pour emmener des jeunes filles désireuses de vie religieuse mais qui seraient trop pauvres pour être accueillies en Lituanie. Cette fois-ci, Ona n'hésite pas.

Entre temps, elle a été contactée par sa sœur Helena, mariée et mère d'un petit garçon. Elle lui fait part de leur projet qui est de partir en Amérique du Sud, où les travailleurs sont bienvenus. Ona sûre de sa vocation, refuse de se joindre à eux.

Nous sommes en 1935, voilà Ona prête à partir pour le Val Notre-Dame.

Elle se rappelle son arrivée à la gare, avec son nom marqué sur une pancarte pour qu'on vienne la chercher. Une calèche l'emporte à vive allure pour faire les derniers kilomètres qui les séparent d'Antheit.

Enfin arrivée... Mais elle ne parle pas un mot de français, comme toutes ses consœurs ; peu lui importe, son bonheur est immense... Rien ne lui semble difficile, elle est toute à la joie d'être religieuse, et à Dieu Seul !

Alors qu'elle est encore au noviciat, elle reçoit une lettre de sa sœur, lui apprenant que son mari a été arrêté par les communistes. Battu sauvagement, il revient ensanglanté, à la maison. Ce sera la dernière lettre, les dernières nouvelles qu'elle recevra. Ont-ils été déportés en Sibérie tous les trois ? Ce mystère ne sera jamais élucidé ; aucune trace de sa famille ne sera trouvée lorsque nos sœurs feront des recherches afin de découvrir des liens de parenté quelque part en Lituanie. »

Sœur Josiane nous dit : *Toute sa vie, elle aura été celle qui a rendu mille services à la communauté et aux élèves comme cuisinière, sacristine, ménagère... Droite et sans détour, elle a toujours agi pour le Seigneur. « Lui comprend tout et je peux toujours lui parler. Il écoute » Combien de fois ne nous a-t-elle pas redit cette phrase ! Elle nous répétait aussi : « Je suis contente, il y a le Bon Dieu. »*

Toute sa vie apostolique a été donnée au Danemark..

Sœur Anna Kristina écrit : *Sœur Marie Ona a été une des personnes les plus libres que j'aie rencontrées. Elle nous disait avec simplicité : « Je suppose que si je vais tellement bien, malgré mon âge, c'est que pendant toute ma vie, je n'ai jamais pensé à moi-même ». C'était tellement vrai.*

Je disais souvent aux sœurs que nous devons profiter de sa présence car nous vivions à côté d'une sainte. Oui, nous devons remercier Dieu qu'il nous ait donné sœur Marie Ona pour la Scandinavie et cela pendant plus de 70 années...

Sœur Anne-Marie parle des deux années où elle l'a soignée, jour et nuit : Ona s'est laissé façonner par son Seigneur. Elle a été pour moi une grande figure de ce qu'est une religieuse, toujours unie au Seigneur par la prière constante, ayant toujours son chapelet entre ses mains.

Parfois, je lui demandais : « Qu'est-ce que tu dis à Jésus quand tu pries pendant des heures ? » « Tout ; lui n'est jamais fatigué de m'écouter ; il a toujours le temps, je peux tout lui dire... »

« As-tu des sœurs que tu préfères ? » « Non, je les aime toutes ; mais plus, celles qui me font de la peine, alors je prie pour elles, encore plus ».

« Et les supérieures ? » « Oh ! je n'ai jamais couru derrière les supérieures ; toutes ont été bonnes pour moi ; j'ai vu des sœurs courir derrière les supérieures ; les pauvres ! pourquoi leur donner du travail... Allez au Bon Dieu, lui, Il arrange tout et mieux ! »

Le dernier et grand apostolat d'Ona fut auprès des aides-soignantes et du médecin qui reconnaissaient en elle une religieuse, « une vraie. » Ils en recevaient paix et sens.

Sœurs Margrethe et Ona étaient les piliers de notre communauté.

Voici, comme les sœurs nous les ont racontées, quelques anecdotes et fioretti qui ont émaillé la vie de Sœur Ona en Scandinavie :

Ona a été atteinte d'un cancer commençant à se généraliser, en 1991 à Sønderborg. Elle a été transportée à Odense et le médecin fit savoir qu'il n'y avait pas grand-chose à faire. Il proposait cependant une chimiothérapie pour qu'Ona ne mourût pas étouffée. Elle supportait vaillamment les inconvénients. Elle reçut le sacrement des malades , qui eut chez elle un grand retentissement. Quelques mois après, elle ne souhaitait pas revenir pour les consultations d'usage car, disait-elle : « Je n'en ai pas besoin, je suis guérie. »

Ona était parfaitement convaincue que c'était un miracle de Notre Seigneur.

En 1992, Ona part avec une sœur en Lituanie pour la Semaine Sainte, d'autres sœurs doivent les rejoindre pour animer le Jeudi Saint dans la paroisse d'Ukmergė.

Les voilà arrivées au port de Kiel pour embarquer sur un navire russe qui faisait le trajet jusqu'à Klaipėda. Arrivées au port, il leur est demandé de former deux groupes : d'un côté les chauffeurs, de l'autre, les passagers. Mais il n'est pas question pour les deux sœurs de se séparer ; Ona est à peine remise de sa maladie et a 81 ans. Elle se plante devant le capitaine avec une assurance tranquille, lui disant avec un petit sourire : *Je suis chauffeur moi aussi !* Le capitaine ne peut que s'incliner devant une telle force de la nature. Elles roulent toutes deux dans la cale du bateau. Elles comprennent alors pourquoi les passagers n'avaient pas pu rester dans les voitures. Il leur faut grimper une échelle posée à la verticale sur la paroi de la cale ! Elles rejoignent la cabine payée chèrement. Il y a deux lits superposés ; une autre ascension, plus périlleuse encore que celle de la cale, pour se trouver coincées à 5 cm. du plafond, sans place pour manger ni prier.

Ona va-t-elle résister dans de telles conditions ? Et voici qu'on leur offre à l'aller comme au retour une cabine de 1^{re}. Cela s'appelle *un cadeau de la Providence ou avoir un ange gardien !*

« À Sönderborg : Agnieska et Ona sont toutes deux lituanienes, mais très différentes. À Agnieska qui se plaint qu'Ona est *trop rapide*, celle-ci répond avec un grand sourire, en faisant un clin d'œil à sa voisine : *Dieu nous a fait toutes différentes : certaines sont très rapides, d'autres très lentes... !*

Ona était parfois sujette à moquerie à cause de sa grande piété. À une sœur qui lui demandait ce qu'elle pouvait faire dans cette situation, elle répondait : *Je cours me réfugier chez le Bon Dieu. Lui, il comprend tout. On peut tout lui dire. Il ne le répète jamais...Il a le temps pour écouter.*

Et par rapport aux personnes qui pouvaient se moquer d'elle : *Il faut vaincre le mal par le bien.* Un jour Ona, radieuse, confia à une sœur, ouvrant les bras dans un élan de joie : *Dieu, Il est mon père, ma mère, mon époux ! Il est tout !*

Ona priait beaucoup pour la conversion des pécheurs. Elle était comme un buisson ardent qui ne se consumait jamais, alimentée dans sa faiblesse par la force de Dieu. »

Sœur Marie Ona est arrivée en Belgique avant Pâques 2010. Sœur Marie l'a accompagnée pendant une semaine pour faire la transition . À Ciney, elle fait un accident cérébral dix jours plus tard et peu à peu, perd la marche et décline. Elle devient très dépendante et cependant son lien à Dieu est son unique richesse. Nous apprenons à vivre pour Dieu, à son école. C'est une personne attachante et toujours de bonne humeur.

Sœur Astrid Eugénie nous en parle : « C'est magnifique » s'exclamait souvent Ona, exprimant ainsi son heureux caractère et le bel équilibre de sa personnalité. Elle aimait la vie et accueillait tout ce qui est bon et beau. Je garde un grand souvenir des voyages avec elle, surtout en mer ou sur notre fleuve, la Meuse, en Belgique. Elle contemplait, louait Dieu. Au retour, elle savait exprimer ce qui l'avait touchée.

À l'époque du communisme, elle retrouvait les Litvaniens en exil aux lieux de pèlerinages européens : Rome et Lourdes, Banneux et Medjugorje. Elle évangélisait par sa présence et sa parole si simple qui laissait passer Dieu.

« C'est magnifique », expression qui l'a accompagnée jusqu'au dernier jour et a touché le personnel soignant de cette maison. »

Elle est partie sans bruit, sans déranger personne, six mois après son arrivée à Ciney.

Ses sœurs d'Europe du Nord.

Sœur Begoña Inés de la Misericordia
(Maria Concepción de Olaortua Saralegui)

Née	le 07/11/1923	à Irurita-Baztaan (Navarre)
Entrée	le 03/08/1950	à Mira-Cruz (Saint-Sébastien)
Prise d'habit	le 30/03/1951	à Mira-Cruz
Premiers vœux	le 17/04/1952	à Mira-Cruz
Vœux perpétuels	le 30/05/1955	à São Paulo (Brésil)
Décédée	le 28/08/2010	à Collado Mediano
Parole :	Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur	

Conchita, comme nous l'appelions, était la 4^{ème} enfant d'une famille de sept frères et sœurs, dont deux entrés en religion : Begoña, morte ici à Collado Mediano il y a deux ans, et un frère capucin. Un autre frère et ses deux plus jeunes sœurs venaient souvent lui rendre visite et continuèrent à le faire durant les deux dernières années de sa vie, alors qu'elle pouvait à peine dire quelques mots. Ceci nous a montré que, non seulement elle était une femme très simple, douée d'une foi profonde, mais aussi qu'elle tenait ses qualités de sa famille.

Elle vint faire partie de notre Communauté avec le groupe de Sœurs arrivées de Los Molinos, au moment de la réouverture de Collado. Conchita était déjà très malade, mais il nous fut encore possible de profiter de sa grande bonté, de son remarquable sens communautaire et de son sens délicat de l'humour ; elle était toujours prête à chanter en duo avec Teresa Cecilia l'une ou l'autre des jolies chansons de sa jeunesse. C'était sa façon à elle de participer à nos fêtes communautaires.

Après son temps de première formation dans la Congrégation, Conchita fut envoyée au Brésil où elle demeura douze ans, puis elle passa une trentaine d'années en Argentine. Dernièrement, elle était en Espagne depuis douze ans.

Aussi bien au Brésil qu'en Argentine, on conserve d'elle un souvenir plein de gratitude pour sa personne, son savoir-faire, son amour et son dévouement à la mission, son souci de toujours former d'autres personnes dans le domaine de ses compétences : l'économat. Sa mission d'économe, dans la plupart des situations, l'amena à se préoccuper des aspects pratiques de la vie. Elle fut ainsi en relation avec un grand

nombre de personnes qui n'ont jamais oublié tout le bien qu'elle a fait ; jusqu'au bout, elles lui en ont montré de la reconnaissance. Pour preuve, les coups de téléphone et les lettres reçus pratiquement jusqu'au plus fort de sa maladie, lorsqu'il lui devint impossible de s'exprimer.

Mais au-delà de son travail, Conchita sut aussi ne jamais laisser s'étioler le désir de Dieu, axe fondamental de sa vie. Elle a toujours été très bonne, très sensible malgré son tempérament franc et direct ; avec un sens aigu de l'humour, elle se montrait très délicate envers les autres. À cause de sa grande sensibilité elle est passée par des moments difficiles ; elle avait alors de la peine à se croire sauvée, cependant il suffisait de lui parler de la miséricorde de Dieu pour que son âme se dilate, comme si elle retrouvait enfin sa véritable raison de vivre.

Sa parole : *Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur*, son mystère : *La Miséricorde*, tout un programme de vie ! Face à tant d'amour reçu, elle voulait répondre par l'amour. À son retour en Espagne, comme c'est bien normal, certaines choses lui coûtaient, mais jamais elle ne le manifesta, jamais elle ne demanda quelque chose qui sortît de l'ordinaire ; elle souffrait sans jamais se plaindre. Elle remerciait de tout cœur pour la moindre attention ; le mot qu'elle ne cessa de prononcer jusqu'au bout, même lorsqu'elle n'avait plus qu'un tout petit filet de voix, c'était : *merci* et son sourire nous laissait deviner qu'elle était consciente de ce qui se passait autour d'elle.

Une des infirmières ici à Collado, l'a entendue dire un jour : *Je dois souffrir comme le Christ*. Nous sommes sûres que Conchita a pris part à la Passion ; c'est là qu'elle puisait son désir de salut pour tous les hommes.

Comme nous savions l'affection et l'admiration de la Province d'Argentine à son égard, nous avons demandé aux sœurs un aperçu de sa vie et de sa mission dans le pays. Adela Helguera n'a pas tardé à nous faire parvenir les textes que nous reproduisons plus bas. Les Sœurs d'Argentine qui passaient par l'Espagne ne manquaient pas de venir à Collado pour être un instant avec elle, Adela la première qui eut de nombreuses occasions de venir quand Conchita était déjà très malade. Elle a pu ainsi rester de longs moments auprès d'elle, la mettant au courant de la vie de la Province qu'elle aimait tant, même si elle

n'obtenait pour toute réponse que son sourire et son regard plein d'intérêt.

Adela nous écrit donc :

J'ai connu Begoña – c'est ainsi qu'on l'appelait quand elle était chez nous – à son arrivée à Buenos Aires, en 1966, je crois ; elle venait alors du Brésil. Nous formions à ce moment-là la « Région d'Argentine » et nous avions comme Régionale Madre Jacoba. Peu de temps après son arrivée, Begoña commença à aider Sœur Ana Mercedes à l'économat, et quand cette dernière fut rappelée en Espagne pour la même mission, c'est Begoña qui assura ce service en Argentine. Nous étions en plein dans le processus de « démocratisation » du Collège d'Ocampo. Quand, devant les difficultés rencontrées pour parvenir à sa réalisation, nous avons décidé de quitter le collège et d'en ouvrir un autre à Gerli, dans la Province de Buenos-Aires, c'est elle qui fut le bras droit de la Régionale pour régler tout ce qui concernait les locaux seigneuriaux d'Ocampo y Libertador, pour acheter la surface d'un pâté et demi de maisons à Gerli, obtenir le permis de construire avec plusieurs architectes et mener à bien le développement de la construction. C'est encore elle qui mit en œuvre ses compétences à San Miguel et plus tard à La Rioja.

J'ai eu la chance de vivre avec elle à Gerli ; là-bas, pendant que nous fondions ensemble ce Collège, nous devînmes de grandes amies. Ensemble nous avons obtenu que le Conseil de l'Enseignement Privé nous accorde le 100% de la part donnée par l'État, ce qui nous permit de couvrir le salaire de tous les membres du personnel reconnus par l'Etat. Elle forma alors une Commission des Parents d'Elèves qui se chargeait de l'Administration. Chaque fois que l'on faisait une réunion d'inscriptions, ce groupe présentait avec Begoña ce que les parents appelleront plus tard « notre philosophie ». « Ici, disaient-ils, à l'Assomption, nous sommes tous égaux, riches et pauvres. Mais si l'Etat nous donne le 100% du salaire des maîtres, c'est parce qu'il reconnaît que nous avons beaucoup d'élèves de familles pauvres. Pour autant, les frais qui ne sont pas couverts par cet apport, comme l'entretien de l'école, les heures extra de catéchèse, l'éducation physique... tout cela doit être payé par ceux qui possèdent davantage. » Et nous avons commencé à organiser le système de péréquation : on informait du coût personnel de chaque élève et les familles qui pouvaient donner

davantage fixaient elles-mêmes une coopération plus élevée, de manière à équilibrer le budget. Ainsi ceux qui n'avaient pas de travail et qui, par conséquent, étaient dans l'impossibilité de payer beaucoup, pouvaient quand même participer à la vie de l'école. Ces familles-là étaient les préférées de Begoña.

La péréquation et la catéchèse familiale – les mamans catéchistes faisaient la catéchèse chez elles à un groupe de camarades de classe de leurs enfants, et j'assurais l'animation en orientant les mamans – ces deux initiatives furent considérées comme les piliers du Collège.

Lorsque le Collège apprit que l'heure de la Pâque de Begoña était venue, la Communauté éducatrice voulut faire mémoire de son passage. Le 17 novembre, on dévoila une grande photo d'elle dans le hall d'entrée. Là, sous son regard malicieux, comme si elle allait répondre par une de ses plaisanteries coutumières, une maman évoqua son souvenir : « Pour moi, c'était une mère, elle nous écoutait toujours silencieusement, puis nous répondait en peu de mots. Au moment de partir pour l'Espagne, elle me croisa dans la cour et me dit : « Ciao, chère amie, ciao, ciao ! ». Quel cadeau ce fut pour moi ; elle m'appelait son amie ! Et c'était vrai, elle était bien l'amie de toutes les personnes chargées de l'entretien. Une autre ajoutait : « Depuis le début, elle s'est préoccupée des familles, elle étudiait les situations des unes et des autres, leurs besoins, leurs problèmes, pour pouvoir y donner une réponse à partir de l'institution. De nombreuses mamans furent comme moi invitées à prendre part à ces recherches. Begoña sut déléguer les responsabilités, pour que nous puissions toutes nous sentir utiles et réaliser à nous toutes le projet qui était le nôtre : « transformer la réalité à la lumière de l'Évangile ». Pour moi qui n'étais plus catéchiste de nos enfants, je suis allée avec Mari rejoindre sœur Begoña pour l'aider à visiter quelques familles connues, avec un problème de santé, de solitude ou autre, et qui avaient besoin d'une personne pour les visiter. Je les écoutais ou restais simplement un moment en leur compagnie. Begoña nous disait qu'aimer le Prochain consistait en des choses toutes simples : faire une visite, partager un « mate », se donner à l'autre sans penser à soi-même...

Un père de famille, connu de nous depuis longtemps, nous confie son témoignage avec beaucoup d'émotion :

Quelle patience elle avait aux réunions de l'Union des Parents ! Je crois qu'elle y prenait plaisir et qu'elle employait toute sa diplomatie pour nous éviter de dire à la sortie : « Que cette réunion était ennuyeuse ! » Elle gardait l'Évangile pour la fin, pour en tirer quelques conclusions et nous sortir de notre léthargie. Elle fut vraiment instrument et manifestation d'amour placés par Dieu sur notre chemin, pour nous conduire, nous instruire, nous donner l'exemple pour vivre l'Évangile. Nous avons appris la religion avec joie en découvrant le visage du Christ et en comprenant l'importance du prochain.

Une maîtresse à la retraite la dépeint ainsi :

Quand arrivaient les bulletins « mécanographiés » pour distribuer le salaire des maîtresses, Begoña interrompait net toutes ses activités pour remplir cette tâche. Lorsqu'elle partit en Espagne en 1994, on me demanda de la remplacer dans cette responsabilité. Alors elle me demanda, me supplia, que si les bulletins arrivaient au dernier moment – comme c'était presque toujours le cas – par pitié je consacre toute ma soirée à les remplir, pour que les professeurs ne restent pas sans toucher leur salaire. Voilà comment était cette sœur, consciencieuse à fond, qui a travaillé sans jamais épargner sa peine, non seulement pour la communauté enseignante, mais encore pour les gens du quartier. Tous les jours, vers 5 heures de l'après-midi, elle tournait au coin de chez moi pour aller visiter la famille de Chela, une voisine qui conserve encore intact en elle le sens de la solidarité et qui distribuait du kérosène (donné par un autre habitant du quartier) aux pauvres de la ville. Au temps de la dictature, au moment de la disparition de mon frère Osvaldo, elle nous accompagna, ma mère et moi, tous les mercredis soirs, pour prier chez elle. Souvent elle a rendu visite à mes parents aux heures où ils en avaient le plus besoin.

Une autre maîtresse ajoute :

C'était une petite femme, menue, mais en réalité c'était un grand personnage dans sa manière de faire justice avec énergie et de se donner à tous avec un cœur immense. Ce qui m'a le plus marquée, c'est d'avoir été témoin de sa spiritualité bien sur la terre et de sa grande liberté

intérieure. Elle était fidèle, loyale, elle a toujours fait face aux difficultés. À certains moments, ses paroles tonnaient, mais elle cachait une profonde tendresse, difficile parfois à découvrir parce qu'elle essayait de la dissimuler. Elle était pleine d'à-propos, sympathique. Lorsque nous étions ensemble, pendant qu'elle cuisinait quelque plat savoureux, qu'elle lavait la vaisselle, ou que nous étions en réunion de l'équipe éducative et qu'elle tricotait pour les sœurs de sa Communauté, elle aimait raconter des histoires et nous faire rire avec ses dictons basques. Elle aimait Gerli, elle sut tenir le gouvernail de l'école avec une force et un esprit inébranlables.

Pour conclure, voici les mots d'un autre père de famille :

Écrire le souvenir que je garde de sœur Begoña serait interminable. Mieux vaut, en attendant la rencontre, dire seulement : À bientôt, sœur Begoña, et merci !

Quant à moi, dit Adela, je dois ajouter en ce qui me concerne, que l'amitié de Begoña est toujours – parce que je continue à la vivre ainsi – comme un port où j'ai appris à me situer, à écouter, à marcher ensuite, avec audace, dans quelque endroit que ce fût. Elle m'a aidée à être plus humaine. Moi aussi, je conclus, comme nos gens de Gerli, en remerciant Dieu de nous l'avoir donnée pour sœur, compagne de chemin et amie.

Après ce portrait tracé par Adela et les gens de Gerli, nous admirons encore davantage la femme humble, simple, discrète, toujours reconnaissante, égrenant continuellement le rosaire entre ses doigts et ne laissant en rien paraître ce qu'elle avait été. La Navarre continue à donner, aujourd'hui encore, de grands saints intrépides qui offrent leur vie pour les autres, sans presque donner d'importance à ce qu'ils ont fait ou vécu.

Nous rendons grâce au Seigneur de nous avoir donné Conchita comme sœur, avec son exemple de sérénité et son accueil de la maladie, avec son regard reconnaissant pour le moindre mot ou geste à son intention. Nous avons beaucoup appris auprès d'elle et nous nous recommandons à elle pour qu'elle intercède auprès du Seigneur en faveur de cette Communauté, dont elle sait bien toute l'affection.

La Communauté de Collado Mediano

Sœur Marie Hubert de l'Enfant Jésus (Thérèse Corbeau)

Née	le 16/06/1924	à Haine Saint-Paul (Hainaut)
Entrée	le 06/09/1946	au Val Notre-Dame
Prise d'habit	le 26/05/1947	à Bordeaux
Premiers vœux	le 26/09/1948	à Bordeaux
Vœux perpétuels	le 29/09/1951	au Val Notre-Dame
Décédée	le 29/09/2010	à Ciney
Parole :	Dominus est. Alléluia.	

Notre sœur est née le 16 Juin 1924 à Haine-Saint-Paul, en Belgique. Elle était la plus jeune de trois filles. Souvent, elle parlait de sa famille, de la brasserie familiale.

Elle a été pensionnaire à l'Assomption de Mons.

Entrée au Val Notre-Dame en 1946, elle est partie faire son noviciat à Bordeaux.

C'est là que Monseigneur Feltin reçut ses premiers vœux en 1948. En 1951, elle prononça ses vœux perpétuels au Val, avec déjà un grand désir missionnaire qui se concrétisera en 1958 par un départ au Rwanda où elle resta plus de trente années.

Elle-même cite les lieux et communautés où elle a vécu : Birambo, Nyangé, Rwaza, Kigali, Rwankuba, Kabuyé.

Sœur Vénantie écrit : *Je veux dire merci à Dieu pour ce que fut sa vie à son service et à celui de ses frères et sœurs en humanité et particulièrement à Rwaza... Au nom de toutes les élèves qu'elle a aimées et formées à l'amour de Dieu à travers ses cours, spécialement le dessin. Merci pour sa disponibilité et son attention à chacun et à chacune de ceux et celles avec qui elle vivait, et pour son originalité, créatrice de vie et d'espace pour la joie. L'école de Rwaza lui doit beaucoup. Merci pour ses lettres en kinyarwanda qui la rapprochaient encore de chacune de nous. Nous étions si heureuses de lire et de nous partager les nouvelles qu'elle nous envoyait si régulièrement, nous rappelant que loin des yeux n'était pas loin du cœur.*

Une ancienne élève de Rwaza, Constance, écrit : *Je ne remercierai jamais assez le Seigneur qui l'a placée sur la route de ma vie ; c'est un bonheur que d'avoir reçu son enseignement.*

Immaculata Kizito priait ainsi à ses funérailles : *Seigneur, une des plus belles fleurs de ton jardin s'est épanouie : notre sœur Marie Hubert vient de réussir son pari. Nous voici rassemblés pour te présenter ce chef-d'œuvre de ton Amour. Nous te remercions pour le merveilleux travail qu'elle a accompli au Rwanda, où elle a brillé discrètement mais profondément.*

Le petit groupe « Association-Solidarité-Rwaza-Belgique » écrivait : *Nous l'avons usée et continuerons à aimer notre Umubyeyi Nyiramukamisha ! (Maman aux soins les meilleurs !)*

Sœur Bernadette Emmanuel témoigne aussi : *Elle vous quitte pour le Royaume pour lequel elle s'est tant donnée. J'ai été dans l'action de grâce en apprenant qu'elle est partie si paisiblement : Dieu est bon !*

Et sœur Chantal Emmanuel : *Sœur Marie Hubert m'a toujours impressionnée par sa candeur et sa gentillesse. Je l'entends encore me dire quand j'arrivais du juniorat au Val, en 1955 : « J'ai désiré être religieuse et je suis entrée à l'Assomption. Au noviciat, j'aspirais aux premiers vœux, puis aux vœux perpétuels, et maintenant je ne désire plus rien ! ». Je l'ai retrouvée cinq ans plus tard à Birambo. Elle peignait des décors merveilleux pour les pièces de théâtre que nos élèves jouaient de tout cœur.... « La chambre haute », récit de la Passion, où sœur Boniface tenait le rôle principal. Sœur Marie Hubert créait le cadre avec art et discrétion...et nos productions en kinyarwanda étaient dignes de la Comédie Française !*

Dans des notes personnelles, sœur Marie Hubert rappelle aussi son travail à l'atelier de Kabuyé où elle a déployé ses dons d'artiste.

À Kigali, elle a beaucoup aimé son service de secrétariat auprès des évêques. Elle a gardé précieusement des lettres de l'archevêque, Monseigneur Perraudin. En avril 1994, il lui écrit : *Oui, nous communions intensément avec le Rwanda qui vit un très dur calvaire.*

Rentrée malade en Belgique en 1990, elle reste très attachée au Rwanda par la prière, l'affection, le courrier, toujours en Kinyarwanda.

À Boitsfort, à Ciney, elle continue, dès qu'elle le peut, à visiter des personnes isolées, avec cœur et grand désir apostolique.

Artiste, elle aime dessiner, peindre, modeler des crèches. Sa joie, c'est d'offrir ce qu'elle réalise. En communauté, elle assume son service

de sacristine avec joie. Elle aime la beauté pour Dieu et nous la partage. Dans la vie quotidienne, elle est très fraternelle et, à Ciney, elle tisse des liens avec les communautés voisines.

Très attachée à sa famille, elle a souffert du départ récent de ses sœurs. Elle était si heureuse de rencontrer ses neveux et nièces, ses cousines : que de coups de téléphone !

Une nièce écrit : Nous avons en mémoire cette journée passée auprès d'elle en 2007 à l'occasion de la canonisation de Mère Marie Eugénie. Le film qu'elle nous a fait découvrir nous a permis de mieux comprendre l'esprit qui anime cette grande famille de l'Assomption.

Tante Thérèse représentait pour nous une vocation religieuse très heureuse. Je lui demandais souvent de prier pour nous tous. Elle répondait que sa prière n'avait pas plus de valeur que la nôtre... mais au moins, je lui disais qu'elle prenait le temps de parler à Dieu tandis que nous, pas assez hélas... « On ne devient pas saint en faisant de grandes choses, mais en faisant bien les petites choses », disait Sainte Thérèse. C'est cela la vie de Tante Thérèse.

Sensible et angoissée, Marie Hubert voulait rester fidèle à sa vie religieuse jusqu'au bout. Elle se déplaçait de plus en plus difficilement. Notre *Mama Hubert* comme disaient les Rwandaises, nous a quittés très paisiblement. Depuis plusieurs jours, elle baissait visiblement. Elle qui a toujours eu une santé fragile, elle a vécu 86 ans !

Avec un clin d'œil du ciel, elle est partie, escortée par les Archanges Michel, Gabriel et Raphaël, en leur fête, ce 29 septembre 2010 et l'avant-veille de sa fête : Thérèse de l'Enfant Jésus.

L'Eucharistie de ses funérailles fut une grande fête des amis de l'Assomption : famille au grand complet avec les petits-neveux, les anciennes du Rwanda vivant en Belgique.

Danse en pagnes avec de beaux chants en kinyarwanda autour de notre sœur.

Dieu est grand en ses créatures les plus humbles.

Sr Mireille et la communauté de Ciney

Sœur María Gesuina de l'Incarnation (María Concetta Coiladu)

Née	le 04/07/1932	à Tula (Sardaigne)
Entrée	le 20/06/1956	à Rome
Prise d'habit	le 24/09/1957	à Rome
Premiers vœux	le 04/10/1959	à Rome
Vœux perpétuels	le 07/10/1964	à Padoue
Décédée	le 09/10/2010	à Rome-Quadraro
Parole :	Vultum tuum, Domine, requiro. – Je cherche ton Visage, Seigneur.	

Gesuina est arrivée à l'Assomption, venant de la terre généreuse de Sardaigne.

Elle est née et a vécu dans une belle famille chrétienne, avec laquelle elle a gardé une relation constante et affectueuse durant toute sa vie.

Elle avait participé intensément à la vie paroissiale de son pays, très active dans l'*Action Catholique*, particulièrement dans la *Jeunesse Catholique*, organisation qui a beaucoup aidé à sa formation.

Sœur Tarcisia, novice avec elle, l'a toujours vue fragile de santé, ayant besoin de soins et d'attentions particulières, mais aussi très généreuse dans le don de soi.

Elle était habile dans les travaux de coupe et de couture car, avant d'entrer dans la vie religieuse, elle avait eu une formation en ce domaine ; c'est pour cela qu'elle a travaillé à la roberie et à la lingerie dans presque toutes les maisons où elle a été envoyée, apportant une grande aide à la Communauté.

Au Noviciat on la jugeait très simple et un peu naïve, mais toujours attentive et fidèle.

Elle a particulièrement apprécié de vivre avec des sœurs de différentes nationalités. Elle était à son aise avec les jeunes sœurs qu'elle aimait, et le temps vécu dans la Communauté Internationale à Rome, avec les étudiantes, a été la période la plus heureuse de sa vie.

Elle aimait aussi beaucoup les enfants. Avec eux, elle était délicate et gentille, tout en sachant obtenir leur obéissance.

Après avoir appartenu à plusieurs Communautés de la Province, laissant partout le souvenir d'une sœur silencieuse et discrète, exacte et serviable, elle est arrivée au Quadraro.

Nous avons été frappées de son grand amour pour la Parole de Dieu, particulièrement pour celle que nous offre la liturgie de chaque jour. Elle s'en nourrissait pendant toute la journée, y retournant pendant le temps de son travail. Elle appréciait aussi beaucoup la *Lectio* en Communauté ; elle s'y préparait avec soin et partageait volontiers ce qui était le fruit de sa prière et de sa réflexion.

Tout en étant habituellement silencieuse et discrète, elle participait aux réunions communautaires de manière constructive.

En lisant ses écrits, après qu'elle nous ait quittées, nous avons remarqué le travail assidu fait sur elle-même à travers des moyens concrets : ne pas répondre négativement à ce qui pouvait la faire souffrir, se taire et prier dans les occasions difficiles. Dans ses résolutions, nous trouvons souvent la demande d'aide adressée au Seigneur, parce qu'elle reconnaissait sa faiblesse, sa petitesse et sa fragilité. Pour progresser, elle s'abandonnait avec confiance au Seigneur et à Marie.

Jusqu'à la fin, elle a été gentille et reconnaissante envers tous, remerciant toujours ceux qui l'aidaient en tout ce qu'elle ne pouvait plus faire seule. Petit à petit, un état de confusion mentale s'est emparé d'elle au point qu'elle n'arrivait plus à suivre le bréviaire ou à lire l'heure à sa montre.

Lorsque son état a empiré, elle a été hospitalisée. En recevant le Sacrement des malades, elle a remercié le prêtre et ceux qui étaient à côté d'elle. Une sœur de sa famille et une nièce étaient là, représentant sa famille qui l'avait toujours suivie de près, qui nous avait beaucoup aidées lorsque sa santé demandait des séjours en dehors de la Communauté. Sa mort presque subite a été une douloureuse surprise pour les sœurs.

Nous la confions maintenant à la bonté du Seigneur, Lui qui a toujours aimé les simples, les petits et nous continuons à prier pour elle avec affection.

La Communauté de l'Accueil
Rome - Quadraro

**Sœur Marie Emmanuel wa Kalvariyo
(Marie-Emmanuel Nyiranteziryayo)**

Née	le 01/11/1935	à Muyunzwe (Rwanda)
Entrée	le 30/11/1957	à Auteuil
Prise d'habit	le 10/09/1958	à Auteuil
Premiers vœux	le 12/09/1959	à Auteuil
Vœux perpétuels	le 12/09/1964	à Birambo
Décédée	le 14/11/2010	à Kabuyé
Parole :	Dominus est ! Amen, Alleluia !	

Sœur Marie-Emmanuel a été successivement enseignante à Birambo (1961), maîtresse des novices à Kabuyé (de 1970 à 1974) – puis, de 1974 à 1986, supérieure à Nyangé, Birambo et Butaré.

Après trois ans à la communauté internationale du Quadraro (Rome), elle a été de nouveau maîtresse de formation à Butaré, de 1989 à 1991, puis trois ans supérieure à Rwaza.

Elle a passé l'année 1994-1995 en Espagne.

De retour au Rwanda, elle a fait partie des communautés de Butaré, Gikondo, Birambo, Mukarange et Kabuyé.

Elle a quitté l'Assomption de la terre pour celle du ciel à l'âge de 75 ans, après 51 ans de vie religieuse.

Sa circulaire paraîtra dans le prochain fascicule des Sœurs Défuntes.

Sœur Anne-Gonzague de l'Annonciation (Marie d'Alès de Corbet)

Née	le 29/10/1925	à Saint Sauveur de Flée
Entrée	le 15/10/1946	à Bordeaux
Prise d'habit	le 26/05/1947	à Bordeaux
Premiers vœux	le 26/09/1948	à Bordeaux
Vœux perpétuels	le 04/10/1951	à Bordeaux
Décédée	le 29/11/2010	à Orléans
Parole :	Dominus est ! alleluia !	

Anne-Gonzague est née au Houssay, dans la propriété familiale, sur la commune de Saint Sauveur de Flée, en Mayenne. Ses parents l'ont attendue cinq ans, multipliant les demandes à Notre-Dame de Lourdes. Elle est l'aînée d'une fratrie de cinq. En 1941 elle part en pension à l'Assomption, au Plessis d'Argentré, le Pensionnat de Rennes s'y étant replié à cause de la guerre ; sa sœur Majella l'y accompagne. Ses trois frères sont en pension chez les Jésuites, Jean entrera lui-même chez les Jésuites après son admissibilité à Polytechnique.

En 1945, elle part avec une cousine enseigner pendant deux ans dans une école à Ingrandes, puis elle entre à l'Assomption.

Suivons-la dans ses périples :

Professe perpétuelle en 1951, elle part à Paris Lübeck, où elle passe une licence de français, avec l'allemand comme première langue (elle continua à le pratiquer).

1953 elle va à Saint Dizier et découvre les habitudes d'un milieu simple.

1959 à Saint Gervais, c'est l'époque du lycée climatique.

1962 à Lyon – la Mulatière ; son frère Jean est ordonné prêtre chez les Jésuites de Lyon cette année là.

1967 à Orléans au moment de la fusion, elle enseigne le français en lycée.

1973 à Saint Dizier – 1974 à Daloo – 1976 à Bordeaux.

1977 à Beyrouth, pendant la guerre où elle enseigne dans les caves.

1979 à Rwaza – 1983 à Paris Lübeck – 1986 à Cannes.

1989 à Ciney – Belgique.

1995 à Orléans communauté Saint Aignan, puis communauté Sainte Marie. En 1998 elle fête son jubilé de 50 ans de vie religieuse ; son frère jésuite célèbre la messe d'action de grâce. Il meurt avant le jubilé des 60 ans, fêté également à Sainte Marie.

Dans les années 1968/1972, sœur Anne-Gonzague enseignait le français au Lycée Saint Charles d'Orléans, d'autres sœurs donnaient également des cours dans ce même établissement : sœur Thérèse-Maylis, sœur Pascale-Marie, sœur Marie-Bénédicté (USA) ; la directrice appréciait Sœur Anne-Gonzague qui savait remettre à niveau des élèves un peu faibles. À la même époque, des sœurs de différentes maisons lui demandaient des affiches car elle aimait dessiner des scènes bibliques pour les rencontres de catéchèse.

Son calme et son sourire ont toujours marqué ceux et celles qui l'abordaient.

Très vite, elle a rencontré la maladie et a dû composer ensuite avec un diabète qui devenait de plus en plus sérieux et destructeur. Jusqu'à la dernière minute nous pouvons témoigner du fait qu'elle ne se soit jamais plainte. Bien entendu elle faisait ses petits arrangements avec son régime et autres contraintes, mais elle ne manifestait ni lassitude, ni expression de souffrance.

Après l'arrêt de l'enseignement, Anne-Gonzague avait reconverti son ardeur apostolique et missionnaire en s'engageant très activement dans l'ACAT¹; ainsi a-t-elle suscité de nombreuses adhésions et signatures en tous lieux de la ville. De même a-t-elle participé comme accueillante à un lieu d'écoute et d'information près de la gare d'Orléans où elle aimait faire découvrir les enjeux de l'ACAT. Son attrait pour la Parole de Dieu lui donna le goût de la partager avec des paroissiens de Saint Marc et jusqu'à la rentrée 2010 elle y est restée fidèle.

Dans notre quartier sa silhouette était connue. Anne-Gonzague, toujours en tongues été comme hiver, allait tirer toutes les sonnettes pour proposer des billets de tombola pour les journées paroissiales ; deux mois plus tard elle repartait tirer les mêmes sonnettes pour le calendrier de l'ACAT, infatigable face aux refus.

1. Action des Chrétiens pour l'Abolition de la Torture.

Dans la communauté, elle s'occupait volontiers des malades avant de devenir elle-même trop fatiguée pour le faire. Sa fidélité aux horaires était remarquée ; à l'Office elle fut longtemps une habituée de la lecture de la Parole car elle ne chantait pas. Progressivement nous avons été touchées par ses longs et fréquents moments de prière à la chapelle.

Sœur Françoise nous a écrit que lorsqu'elle passait à la communauté d'Orléans, Anne-Gonzague lui transmettait soit un article soit une revue (jésuite de préférence !) sur l'éducation ou la pédagogie, en ajoutant que cela devait lui manquer maintenant qu'elle était au gouvernement.

Au terme d'une troisième hospitalisation en cette année 2010 nous savions que ses jours étaient comptés, le néphrologue ne lui avait pas caché la gravité de son état ; elle était rentrée à la communauté prête à rendre de petits services au réfectoire jusqu'au bout... sans se préserver, offerte comme le « oui » de Marie.

Elle avait pu revoir ses deux frères, Raymond et Bernard, la semaine précédant son décès; de même malgré de mauvaises conditions atmosphériques sont-ils revenus aux obsèques, accompagnés de nombreux neveux et nièces. La messe, célébrée par le curé de la paroisse et animée par une amie paroissienne, fut belle et très priante dans sa simplicité.

À peine trois semaines après, sa sœur Majella, très malade depuis des années est décédée à son tour.

« *C'est le Seigneur ! alléluia !* » Répétons en souvenir d'Anne-Gonzague cette brève et dense profession de foi en la résurrection à l'œuvre dans nos vies.

Sœur Monique et la Communauté d'Orléans Sainte Marie

**Sœur Abela Maria del Santísimo Sacramento
(Abela Cervera Martin-González)**

Née	le 18/10/1915	à Guadalajara
Entrée	le 16/05/1944	à Madrid – Santa Isabel
Prise d’habit	le 19/11/1944	à Saint Sebastien (Mira-Cruz)
Premiers vœux	le 21/11/1945	à Saint Sebastien
Vœux perpétuels	le 08/01/1949	à Madrid – Santa Isabel
Décédée	le 30/11/2010	Riofrío
Parole :	Fiat mihi secundum verbum tuum.	

Abela est partie pour la Maison du Père le 30 novembre 2010. Elle a vécu en plénitude, au cours de ces dernières années, ces paroles de l’Évangile : *Quand tu étais jeune, tu nouais toi-même ta ceinture et tu allais où tu voulais ; lorsque tu seras devenu vieux, c’est un autre qui nouera ta ceinture et qui te conduira là où tu ne voudrais pas.* (Jean 21,18).

Dieu l’a saisie à partir de ces paroles qu’elle vécut comme une expérience de grâce. Dès ce moment-là, la grande Abela, toujours disponible et prête à rendre service, s’abandonna à Dieu avec simplicité et humilité.

Dans ses presque neuf ans passés à Riofrío, où elle arriva déjà malade, son état physique ne fit qu’empirer, mais elle gardait toute sa lucidité et remettait tout à Dieu. Elle ne se plaignait pas, se laissait faire et remerciait pour tout avec un sourire.

Carina, qui a vécu avec elle les dernières années de sa vie, nous dit :

Les premières années à Riofrío furent difficiles pour Abela. Elle avait beaucoup de peine à accepter ses limites et la diminution de ses forces qui l’obligeaient à dépendre des autres. Mais ce fut impressionnant de voir son évolution et le travail de Dieu en elle. À partir de la deuxième année, elle commença un chemin d’acceptation de ses limites. Et durant les dernières années, elle ne fit que vivre le Mystère de Dieu en elle ; ce furent des années de silence, mais un silence fécond, vécu à partir de la volonté de Dieu et de l’oubli d’elle-même, dans une attitude de louange et d’action de grâce.

Abela est née à Guadalajara. Son père était militaire et il avait été envoyé en garnison dans cette ville. Sa famille était très chrétienne. Ils

étaient 17 frères et sœurs et elle se comporta comme la mère de tous les plus petits.

Pendant la guerre civile, elle fut emprisonnée durant trois mois. À sa libération, elle fit l'impossible pour donner à manger à ses frères, ses sœurs et ses neveux. Elle décida de ne pas entrer dans la vie religieuse avant que tous les plus jeunes puissent se tirer d'affaire tout seuls.

Puis elle se donna à l'éducation, dans les collèges de Pedralbes (Barcelone), León, Gijón, Valladolid, Seat, Mira-Cruz et Santa Isabel. Toutes les Sœurs qui ont vécu avec elle font remarquer qu'elle avait l'art d'harmoniser son allure physique et sa forte personnalité – qui en imposaient à première vue – avec une attitude humble et proche de tous. Elle s'efforçait d'amener les élèves à leur épanouissement personnel en développant les qualités de chacun.

Le témoignage suivant en est une confirmation :

J'ai vécu avec Abela pendant 17 ans, dans quatre Communautés différentes, à l'œuvre dans les collèges. Ce furent des années inoubliables, où ensemble nous avons réalisé la mission à laquelle nous nous sentions appelées : l'action éducatrice à travers l'enseignement. J'étais avec elle à des moments difficiles, aussi bien de notre vie communautaire que de la vie de la Province. Ensemble aussi, nous avons vécu la fameuse transition politique au niveau de la nation.

C'était une femme d'une forte personnalité, appelée très jeune à prendre de lourdes responsabilités. Aussi bien dans ses critères que dans sa manière d'agir, Sœur Abela a montré qu'elle était douée de grandes valeurs humaines et chrétiennes. C'était une femme de foi, fidèle à l'oraison et à la vie communautaire, une authentique religieuse de l'Assomption.

En plusieurs occasions, j'ai entendu chez les Parents d'Elèves aussi bien que chez les Professeurs, dans le personnel ou auprès des élèves, des réflexions comme celle-ci : « La Mère Abela, c'est une grande femme, elle sait s'imposer quand les circonstances le demandent, mais elle est toujours proche, prête à rendre service, avec une grande capacité d'écoute. Ses conseils sont toujours solides, ils transmettent une vision de foi face aux événements. Elle nous a donné un véritable exemple de religieuse et d'éducatrice. »

Nous pouvons voir un reflet de cette estime générale dans le geste suivant : lorsqu'elles apprirent le décès d'Abela, les anciennes élèves du

Collège de Valladolid firent célébrer une Eucharistie à la Cathédrale, et de plusieurs autres villes des anciennes vinrent se joindre à elles.

Nous complétons ce témoignage par celui d'une ancienne de Valladolid :

Pour toutes les anciennes du Collège de l'Assomption de Valladolid, le nom et la personne de Mère Abela représentent toute une institution. Sa personne était imprégnée d'une solennité, d'une sobriété, d'une honnêteté et d'une équité qui nous enveloppaient littéralement, nous inspirant respect, sécurité, authenticité. Le dévouement et l'enrichissement dont elle nous a gratifiées furent inconditionnels ; toute donnée au Collège, elle a vécu pour lui, ce qui nous a permis, surtout à nous qui venions du milieu rural, de pouvoir trouver notre place dans le monde de la culture et de la transcendance. Avec elle comme éducatrice, il nous était facile d'accepter l'idée de Dieu-Père.

Le 14 décembre à 17 heures, nous avons eu, à la Cathédrale de Valladolid, une Eucharistie en mémoire d'elle, organisée par l'Association des Anciennes.

Nous terminons par les mots d'adieu que Carmen Escribano a prononcés au début de l'Eucharistie d'Action de Grâce pour la vie de notre sœur :

Merci, Abela, pour le témoignage de ta vie, pour ton désir de vivre jusqu'au bout la vie religieuse en plénitude. Merci pour cet amour que tu as manifesté pour le Seigneur, en le faisant toujours passer avant toi-même. Merci pour ton amour de l'Office et de la vie communautaire. Merci d'avoir témoigné qu'il est possible d'être fidèle jusqu'au bout.

Au début de l'Avent, le Seigneur est venu te chercher. Il l'a fait en silence et toi, silencieusement aussi, tu es entrée avec Lui dans la vie qui ne finit pas ; de là-haut, tu intercèderas pour nous tous.

La Communauté de Riofrio

Sœur Yvonne de l'Eucharistie (Yvonne Bellemon)

Née	le 31/03/1915	à Magny en Vexin
Entrée	le 18/06/1945	à Orléans
Prise d'habit	le 11/02/1946	à Orléans
Premiers vœux	le 08/03/1947	à Orléans
Vœux perpétuels	le 08/09/1952	à Orléans
Décédée	le 11/12/2010	à Orléans
Parole :	Ecce ancilla.	

Sœur Yvonne est partie dans la discrétion, au petit matin du 11 décembre, à l'image d'une vie marquée par une grande réserve, une grande discrétion, une extrême amabilité et délicatesse. Sœur Emmanuel de la Croix souligne cette discrétion et ajoute : *C'est le jour de sa prise d'habit, un 11 février, que je suis arrivée au postulat. Pour moi c'était une grande sœur que j'ai retrouvée, quelque temps, à Lamazou.*

Elle allait dans la vie de Foi, *d'un pas toujours égal*, et nous pouvons évoquer Péguy l'orléanais dans la *Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres* :

*Nous allons devant nous, les mains le long des poches,
Sans aucun appareil, sans fatras, sans discours,
D'un pas toujours égal, sans hâte ni recours,
Des champs les plus présents vers les champs les plus proches.*

Yvonne avait pris le nom de *Marie de l'Annonciation* qui était en grande résonance avec sa parole *Ecce ancilla* ; elle avait prononcé ses vœux perpétuels en même temps que sœur Marie-Christilla et sœur Marie de Saint Ignace, en la fête de la Nativité de Marie.

Laissons son frère décrire son enfance et son environnement familial, tel qu'il le fit à la messe de sépulture.

Nos parents originaires de Beauce, exactement de Janville, se sont installés jeunes mariés à Magny en Vexin au nord/ouest du Val d'Oise pour prendre un commerce de quincaillerie et charbons en 1910. L'année suivante un petit garçon arriva, Paul. Chétif, il décéda à l'âge de deux ans ; puis en 1912 naîtra Anne-Marie, et en 1915, Yvonne. Moi, je ne viendrai au monde que beaucoup plus tard, quinze ans après Yvonne.

Maman ayant été éduquée très chrétiennement chez les sœurs de la Présentation de Chartres, voulut absolument que ses deux filles reçoivent aussi une éducation chrétienne. À l'époque de la séparation de l'Eglise et de l'Etat cela n'était pas évident. À deux kilomètres de Magny une religieuse en civil enseignait dans une école financée par le châtelain du village. C'est donc à pied que pendant son enfance Yvonne se rendit en classe.

Puis avec les années, il fallut trouver une autre institution. C'est sur le Pensionnat Saint Aignan que maman jeta son dévolu : établissement qui avait une très bonne réputation en Beauce et comme elle avait des cousins à Orléans cela facilitait les périodes de sorties et de vacances.

C'est sûrement au cours de ces années passées à Saint Aignan qu'Yvonne ressentit la vocation de se faire religieuse. En 1939 il fut décidé qu'Yvonne 'renterait' au couvent, comme on disait alors. Maman lui offrit un voyage à Rome pour qu'elle connaisse la ville éternelle et c'est pendant ce voyage que Papa brusquement décéda. Les projets tombèrent à l'eau et Yvonne se sacrifia pour rester à s'occuper du magasin pour que je puisse faire mes études.

À ses temps libres pendant ces années-là, elle se dévoua auprès des jeunes filles sous forme de patronage et leur permettant de réaliser des pièces de théâtre. Elle se consacra aussi beaucoup à l'œuvre des 'Louise de Marillac' qui visitait les personnes âgées. Ce n'est qu'en 1945, à l'âge de 30 ans, qu'elle intégra la communauté de Saint Aignan.

Yvonne a assuré longtemps l'économat du Cours saint Aignan, son sourire et sa bienveillance lui valaient l'affection des enseignants et des élèves. Elle était rigoureuse dans les comptes, toujours prête cependant à les quitter pour rendre service ; ayant son *permis transport en commun* elle conduisait le car de ramassage des élèves de la ville, comme on faisait à l'époque de l'après-seconde guerre mondiale.

Après la fusion, à la demande de sœur Monique-Élisabeth, elle s'installa avec cinq autres sœurs dans une petite maison de la rue du Maréchal Foch, les *Fraternités* commençaient. Yvonne y aima les partages simples et l'accueil des personnes du quartier. Son bon sens et son caractère tout d'une pièce, comme le souligne sœur Angèle, étaient facteurs d'équilibre dans la vie quotidienne. L'âge de la retraite ayant sonné au moment où le Père Jean-Marie Lustiger, évêque d'Orléans, cherchait une cuisinière, Yvonne accepta avec simplicité et prit son

travail de gouvernante épiscopale à l'évêché. Dès sa nomination à l'archevêché de Paris, le Père Lustiger demanda à faire venir Yvonne à Paris. Monique, en allant lui rendre visite, remarquait combien Yvonne était aussi à l'aise dans cet hôtel particulier de la rue Barbet de Jouy qu'elle l'était à la fraternité et le fut par la suite à Bondy, image de sa profonde simplicité.

Après l'épisode *lustigérien*, parlons de ses 18 années à Bondy. Elle y fut heureuse et avait gardé de nombreux amis. Yvonne découvrit le mouvement *Vie montante* (devenu par la suite *Mouvement Chrétien des Retraités*), elle s'y donna sans compter pour accompagner les personnes âgées isolées du secteur ; alors que ses forces commençaient à baisser, elle trouvait là un levier pour mettre au second plan – au moins pendant quelques années – ses propres problèmes de santé ; elle n'hésitait pas à aller et venir en voiture 4L pour transporter les uns et les autres ; d'ailleurs dans Bondy ne parlait-on pas d'elle en disant : *la voiture sans chauffeur* ? En effet elle s'était physiquement tassée et de l'extérieur on ne la voyait plus ! C'est à Bondy qu'elle fêta son jubilé de 50 ans de vie religieuse, entourée de nombreuses sœurs de la province et d'amis, sans compter les membres de sa famille, toujours présente aux grands moments comme pour les visites régulières.

Voici l'action de grâce de son jubilé, on y retrouve toute la personnalité d'Yvonne et sa foi indéfectible :

Seigneur je te rends grâce de m'avoir donné la vie par l'intermédiaire de mes parents, ils étaient soucieux de l'éducation chrétienne de leurs enfants, ils ont su nous inculquer le sens du devoir accompli consciencieusement, malgré les difficultés.

Seigneur je te rends grâce de m'avoir appelée dans une Congrégation qui m'a fait bénéficier d'une formation spirituelle, ecclésiale et missionnaire. Merci pour tous les prêtres et les religieuses qui m'ont accompagnée dans mon cheminement spirituel.

Seigneur je te rends grâce pour toutes les personnes rencontrées au cours des différentes missions reçues, spécialement pour les personnes âgées. Elles m'ont ouvert l'esprit à des réalités différentes de celles vécues précédemment.

Seigneur je te rends grâce pour la patience et la fidélité avec lesquelles tu as poursuivi, pendant ces cinquante années, l'œuvre d'amour commencée.

C'est à Bondy qu'elle vécut le deuil d'abandonner la conduite automobile, sa santé suscitait aussi de sérieuses inquiétudes avec plusieurs hospitalisations et c'est avec abandon qu'elle vint à Sainte Marie. Les premiers temps elle pouvait encore visiter quelques personnes âgées du Faubourg de Bourgogne. Toutefois elle s'enfonça peu à peu dans une maladie neurologique et perdit très progressivement toutes ses forces. Sœur Angèle précise combien sa famille n'a pas cessé des visites régulières, les jeunes neveux et nièces venant jouer des instruments de musique, y compris le jour de la messe de sépulture, embellie par trois instruments d'accompagnement. Jusqu'au bout nous avons constaté la délicatesse de son frère et de sa belle-sœur par leur présence mensuelle, s'adaptant délicatement aux différentes phases de son état.

Si la vie d'Yvonne nous laisse l'image de la paix et de la simplicité, ajoutons que cette sérénité s'est forgée dans le feu des épreuves ; elle a surmonté courageusement des hospitalisations suivies de fortes diminutions dont elle était assez consciente et puis par deux fois sa famille a été touchée, elle en a subi douloureusement les retentissements, elle qui était si attentive à ses proches.

Le 11 décembre, jour de son décès, nous lisions à l'Eucharistie dans un passage de Ben Sirac le Sage :

*« Heureux ceux qui te verront,
heureux ceux qui se sont endormis dans l'amour du Seigneur,
car nous aussi, nous posséderons la vraie vie. »*

Sœur Monique et la communauté d'Orléans Sainte Marie

2009

**Sœur Maria Luigia dell'Eucaristia
(Luigia Cois)**

Née	le 10/05/1923	à Sarroch (Sardaigne)
Entrée	le 30/04/1953	à Cagliari
Prise d'habit	le 24/05/1954	à Cagliari
Premiers vœux	le 10/06/1956	à Rome
Vœux perpétuels	le 04/07/1961	à Rome
Décédée	le 25/12/2009	à Padoue
Parole :	Suscipe, Domine.	

Luigia est née à Sarroch en Sardaigne le 10 mai 1923 dans une famille de six enfants, quatre filles et deux garçons. Leur papa étant mort quand ils étaient très petits, c'est un oncle de la maman qui les a accueillis chez lui et a pris soin de leur éducation.

Luigia a grandi dans une famille nombreuse, sereine et laborieuse ; puisqu'elle était parmi les enfants les plus grands, elle a dû bientôt aider à la maison et aux travaux saisonniers de la campagne, dans la petite exploitation agricole de la famille.

C'est là qu'elle a appris à penser aux autres avant elle-même et à travailler sans ménager sa peine.

Jeune enfant et jeune fille, elle a été engagée dans l'Action Catholique, alors très active dans les paroisses italiennes. Sr Luigia se souvenait avec joie des années de sa jeunesse et reconnaissait avoir appris, soit en famille soit à la paroisse, à connaître le Seigneur, à lui donner la première place dans sa vie, à goûter la prière et la joie de demeurer près de Lui. Dans ce milieu est née sa vocation qui a été ensuite orientée vers l'Assomption de Cagliari où sa sœur Savina (sœur Adalgisa) était entrée avant elle.

Luigia était une femme simple et droite et son choix, une fois fait, n'a pas connu de retours ou de regrets. Elle cherchait le Seigneur seul et elle n'avait pas l'habitude de penser à elle-même.

Pour l'Assomption, les années 50 étaient des années de reconstruction et de croissance. Tout de suite après ses premiers vœux, sœur Luigia fut envoyée au Quadraro : c'était le temps de sa fondation.

Elle y resta deux ans avant d'être envoyée à Padoue où elle a vécu toute sa vie religieuse.

Elle a d'abord travaillé comme cuisinière et ensuite comme responsable de la maison et du ménage.

À cause de son penchant naturel pour le service et son désir de faire plaisir, elle a été aimée par les jeunes de différentes générations qui se sont succédé au foyer universitaire. Le travail à la cuisine lui a permis de mettre en œuvre sa créativité dans la préparation des plats, mais le moment du service était difficile. Habitée à la sobriété, elle trouvait que nous étions trop facilement condescendantes avec les filles qui voulaient des exceptions ; elle disait que cela n'était pas éducatif, tandis que, devant affronter directement les personnes, nous étions plus disposées à céder par désir de paix. Une certaine tension se créait alors entre nous, mais elle disparaissait vite dans la joie de la vie fraternelle.

Tout en aimant le travail de la cuisine, sœur Luigia fut soulagée quand on lui confia le soin de la maison et la direction du ménage. Cette nouvelle tâche lui permettait d'avoir des contacts plus directs avec les jeunes filles et un rôle éducatif important pour leur apprendre l'entretien des lieux.

Elle était la première à savoir ce que les jeunes vivaient et à recevoir leurs confidences, d'une façon toujours très discrète et sobre comme c'était dans son tempérament. Ses manières de faire pouvaient être brusques car elle était d'un caractère bourru, mais l'attention à l'autre et le désir de lui rendre service étaient toujours perceptibles.

D'un grand savoir-faire manuel, elle avait appris des ouvriers qu'elle accompagnait beaucoup de petites choses qui lui permettaient de résoudre des problèmes d'électricité ou autres, sans faire appel à un technicien... Elle était très attentive à l'économie et n'était pas à l'aise avec les nouveautés de la technique. Les derniers temps, elle avait des difficultés avec le progrès dans le domaine du ménage et elle ne comprenait pas la nécessité d'avoir tant de machines pour un travail qu'elle avait toujours fait avec un balai et des chiffons.

J'ai rarement rencontré des personnes si radicalement données au Seigneur. On pouvait le percevoir dans sa fidélité à la prière personnelle et communautaire, dans son amour pour la Parole de Dieu, dans le détachement de toute chose et d'elle-même. C'était un femme qui parlait

peu ; ses partages en communauté étaient toujours courts mais efficaces, comme une fenêtre ouverte sur une relation intime avec le Seigneur. Les dernières années, nous la voyions souvent à la chapelle, plongée dans la prière, dans un dialogue silencieux et continu avec Celui qui l'avait séduite dès sa jeunesse.

Sœur Luigia avait beaucoup de problèmes de santé, mais elle n'a jamais vécu en malade. Un médecin lui dit un jour avec surprise : *Ma sœur, comment faites-vous pour être encore en vie avec tout ce que vous avez ?* Elle nous le racontait en riant et souvent nous l'avons taquinée à ce propos, en la voyant continuer à travailler avec ténacité et vivre sa vie normalement, tout en se soignant avec attention.

Elle dut forcément ralentir son rythme quand les problèmes aux reins devinrent plus sérieux, mais elle continua à préparer les repas pour la communauté. Quand nous lui disions que peut-être il était mieux de se reposer, elle répondait que ce n'était pas trop fatigant pour elle ; ainsi les journées lui paraissaient moins longues.

Quand elle fut obligée à une dialyse quotidienne, elle dut arrêter ses activités, mais elle en devint triste. Nous cherchions à passer souvent pour lui dire quelques mots, même brièvement, mais le temps inactif lui semblait ne pas s'écouler. Elle priait beaucoup. Au début, elle lisait un peu, mais à la fin il ne lui resta qu'à attendre la venue du Seigneur. La patience silencieuse avec laquelle elle vécut cette attente et l'acceptation progressive des diminutions et de la dépendance des autres furent un exemple pour nous.

Sa famille, qu'elle a toujours beaucoup aimée, l'a accompagnée avec nous en cette dernière étape. Quand finalement, le jour de Noël à midi, le Seigneur est venu la chercher, nous étions toutes autour d'elle avec sa sœur. Quand je lui murmurais que le Seigneur approchait et que je lui demandais si elle avait peur, elle répondit *non*, dans un souffle et avec un faible sourire. Ce fut son ultime expression de vie.

Nous nous souvenons d'elle avec affection et reconnaissance, car chacune a beaucoup reçu d'elle.

Voici quelques brefs témoignages des sœurs qui ont vécu avec elle :

Sr Luigia était généreuse dans l'accueil, fraternelle. Même si elle ne parlait pas beaucoup, elle savait manifester de différentes manières la joie de la rencontre. Attentive aux sœurs, elle rendait service sans se ménager. C'était une femme de prière, exigeante avec elle-même. Elle aimait vraiment le Seigneur. Je la vois maintenant auprès de Celui qu'elle a aimé et suivi jusqu'au bout.

Un caractère fort et droit, un langage parfois bourru, mais elle n'avait de paix jusqu'à ce que les choses reviennent dans l'ordre et l'harmonie. Elle a vécu ses dernières années dans l'abandon et le détachement.

Je me souviens de son équilibre, de son bon sens et de l'esprit de foi qui m'ont soutenue quand, jeune sœur puis jeune supérieure, j'avais quelque difficulté à harmoniser mes grands idéaux et projets avec la réalité plus humble, jointe aux résistances des personnes aux changements, surtout dans la communauté. Elle m'écoutait avec patience et, puis une parole d'encouragement et un bon conseil me remettaient en route dans la sérénité.

Pour moi, elle a été le type de la femme de foi, intègre, loyale et simple ; la femme forte dont parle l'Écriture et que j'ai reconnue en plusieurs femmes de Sardaigne. L'histoire, la culture, la dureté de la vie les ont façonnées comme les chênes séculaires de notre terre. *Soufflent les vents, tombe la pluie, mais la maison bâtie sur le roc ne s'écroule pas.*

Ce rocher c'est l'amour, le sens du devoir, la dignité que rien ni personne ne peuvent enlever, le tout pétri d'une foi inébranlable en Dieu, Père et Seigneur, qui connaît tout et qui peut tout.

Sr Maria Paola et la communauté de Padoue

SŒURS DÉFUNTES 2010

Maria del Rocio Casas Mayo	20/02/2010	Collado	p. 3
Mary Aquinas Sweeney	04/03/2010	Kensington	p. 7
Francisca Antuñes Zafra	05/03/2010	Santa Ana	p. 10
Ana Maria Tolosa Yurrita	11/04/2010	Riofrio	p. 13
Carmen Luaces Castro	18/04/2010	El Olivar	p. 16
Balbina Diaz Acosta	09/05/2010	Los Planes	p. 18
Angèle Minutella	15/06/2010	Como	p. 21
Manuela Sarasola	23/06/2010	Montpellier	p. 23
Elisa Inês Osório Arijón	13/07/2010	Collado	p. 29
Maria Carmela Ferrara	19/07/2010	Quadraro	p. 33
Maria Felice Napolitano	23/07/2010	Quadraro	p. 36
Ana Conceição Santos Tibães	25/07/2010	Brasília	p. 38
Marie Ona Butkyte	13/08/2010	Ciney	p. 42
Begoña Inés de Olaortua	28/08/2010	Collado	p. 49
Marie Hubert Corbeau	29/09/2010	Ciney	p. 55
Maria Gesuina Coiladu	08/10/2010	Quadraro	p. 58
Marie Emmanuel Nyiranteziryayo	14/11/2010	Kabuyé	p. 60
Anne-Gonzague d'Alès de Corbet	29/11/2010	Orléans	p. 61
Abela Cervera Martin-González	01/12/2010	Riofrio	p. 64
Yvonne Bellemon	11/12/2010	Orléans	p. 67

Année 2009

Maria Luigia Cois	25/12/2009	Padoue	p. 71
-------------------	------------	--------	-------
